IMAGES

LE JAPON A SIGNÉ

(Voir reportage en page 2)

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 835 — LE CAIRE (EGYPTE) — 9 SEPTEMBRE 1945

L'actualité politique

TANGER, ZONE INTERNATIONALE

Les résolutions adoptées par la Conférence de Paris sont catégoriques : l'Espagne doit évacuer Tanger qu'elle a occupé abusivement ; la France, la Grande-Bretagne, auxquelles pourront se joindre les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et peut-être l'Italie, prendront en main l'administration de cette zone internationale.

C'est d'abord une solution pratique d'une affaire assez délicate. Tanger présente, comme on le sait, une importance stratégique particulière du fait de son voisinage avec Gibraltar, à l'entrée de la Méditerranée.

Jusqu'à 1940, Tanger était une zone exclusivement commerciale. Il est probable que son régime subira certaines modifications à l'avenir. Il n'est pas exclu, par exemple, que la Conférence Internationale qui sera appelée à régler définitivement son statut ne la transforme en base aéronavale au service du Conseil de Sécurité de la nouvelle Organisation des Nations Unies.

La participation russo-américaine à l'administration de la zone est révélatrice. Ces deux puissances avaient signé l'Acte d'Algésiras, mais elles n'avaient pas pris part aux Conventions de 1923 et 1928. Aujourd'hui, avec l'évolution des conceptions stratégiques, Tanger acquiert une importance nouvelle pour le contrôle de l'Atlantique et de l'entrée de la Méditerranée. Il n'est donc pas étonnant que les Etats-Unis et l'U.R.S.S. se réservent une place dans son administration.

Mais c'est du point de vue de l'Espagne que l'affaire de Tanger nous intéresse le plus aujourd'hui. Le geste de Franco, abrogeant unilatéralement le régime international en 1940, se retourne finalement contre lui. Le prestige personnel du Caudillo ne sera pas renforcé par ce nouvel échec.

O

Il n'est pas sans intérêt de relever que le sort de Tanger pendant cette dernière guerre a été étroitement lié à celui du régime de Franco.

En 1940, la France était défaite, tout semblait annoncer une victoire écrasante de l'Axe. Franco et ses lieutenants ne cachent pas leur satisfaction. Ils reçoivent la visite de Himmler qui les aide à organiser leur police politique et leurs camps de concentration. Le général Franco profite du désarroi général pour abolir le régime international et occuper Tanger.

Ce coup de main marque le début d'une politique nettement hostile aux Démocraties. L'Espagne fasciste fournit toute son assistance à l'Allemagne. Elle lui exporte des matières premières nécessaires à ses industries de guerre, mobilise la Division Bleue qui ira combattre en Russie.

Le Caudillo croit à une victoire allemande. Le 20 août 1942, il déclare dans un discours prononcé à Vigo : « Lorsque cette guerre sera terminée et que la démobilisation commencera, il sera nécessaire de régler des comptes, d'exécuter des promesses... ». En attendant ce jour heureux, il resserre son emprise sur Tanger, éliminant les dernières traces de la précédente administration.

Avec les succès alliés, les ambassadeurs anglo-américains, dont la position est renforcée, insistent pour le retrait de la Division Bleue, l'arrêt des exportations destinées à l'Allemagne et, enfin, l'expulsion des Allemands se trouvant à Tanger.

Le général Franco, qui se voit déjà menacé par une imminente victoire alliée, se soumet aux demandes de Washington et de Londres : Tanger ne sera plus un centre d'espionnage nazi.

Aujourd'hui, pour la troisième fois Tanger est à l'ordre du jour. Il ne s'agit rien moins que de son évacuation par les soldats espagnols : le régime de Franco serait-il arrivé à son terme ?

O

Les résolutions adoptées à Paris ne se limitent pas à placer Franco dans une situation embarrassante ; elles lui signifient, une fois de plus, que son régime et son gouvernement sont indésirables dans le nouvel ordre européen. Elles lui rappellent que l'heure du règlement des comptes — qu'il appelait de tous ses vœux en 1942 — approche.

Finie, l'ère de l'apaisement de 1940-1943 : les représentants consulaires et diplomatiques alliés étaient publiquement molestés, l'Espagne fasciste proclamait ouvertement son profond attachement à la cause nazie, elle internait les sujets alliés — et malgré tout cela, les Etats-Unis lui fournissaient le carburant qui était tellement nécessaire en Grande-Bretagne et ailleurs.

Dépassée, la politique intérimaire plus ferme de 1943-1945 qui permit à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis de recouvrer progressivement leur influence à Madrid.

Nous en sommes actuellement à la phase de la provocation : Britanniques et Américains se sont joints aux Russes pour condamner publiquement le régime franquiste et précipiter ainsi sa chute. Le communiqué de Potsdam a inauguré cette nouvelle politique. Les trois gouvernements y déclaraient qu'ils ne sont pas en faveur d'une demande de participation à l'Organisation des Nations Unies qui serait présentée par le gouvernement espagnol actuel « lequel, ayant été fondé avec le soutien des puissances de l'Axe, ne possède pas, quant à ses origines, sa nature, ses actes et son étroite association avec les Etats agresseurs, les qualifications nécessaires pour justifier une pareille participation ».

Dans son discours aux Communes, M. Bevin, ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne, précisait que l'Espagne ne pouvait être admise dans une association de peuples libres à moins qu'elle n'accepte son principe fondamental : le droit du peuple de choisir librement la forme de son gouvernement. Mais il annonçait par ailleurs que la question du régime espagnol doit être réglée par le peuple espagnol. Une intervention d'une puissance étrangère dans les affaires intérieures de ce pays renforcerait probablement la position de Franco. Il n'était pas question, enfin, de favoriser ou d'encourager la guerre civile en Espagne.

O

Ces déclarations ne laissent planer aucun doute sur les sentiments qui animent les Alliés à l'égard de Franco. Elles lui suggèrent ouvertement d'abandonner le pouvoir, pour permettre à son pays de reprendre sa place dans le concert des nations. Mais les dictateurs sont inaccessibles au langage de la raison et du vrai patriotisme. Le général Franco est, au surplus, d'une extraordinaire souplesse lorsqu'il s'agit de se maintenir au pouvoir. Ne cherche-t-il pas, depuis un an environ, à camoufler son régime dictatorial sous une apparence démocratique ?

Il est permis de se demander maintenant si la politique alliée aura raison de la souplesse de Franco et dans combien de temps. Tant que les grandes puissances éviteront d'intervenir dans les affaires d'Espagne et tant que leurs relations économiques et diplomatiques avec le gouvernement espagnol sont maintenues, il faut reconnaître que leurs déclarations ne produiront pas l'effet voulu. L'Espagne ne souffrira pas outre mesure de son exclusion de l'organisation internationale créée à San-Francisco. Le régime pourra absorber les humiliations publiques, comme celle de Tanger, en y préparant l'opinion publique.

La situation ambiguë qui règne actuellement risque ainsi de se prolonger. Une lueur d'espoir vient des Espagnols eux-mêmes. Leur résistance à l'intérieur se renforce. A l'étranger, les antifascistes ont constitué un gouvernement qui groupe des représentants de la plupart des partis politiques. Mais il appartient aux gouvernements britannique, américain et français de fournir leur assistance active aux Espagnols pour les aider à reconquérir leur liberté.

Souvenons-nous que, de 1933 à 1939, l'Allemagne nazie a pu s'organiser et préparer la guerre, parce que les puissances démocratiques considéraient que le régime allemand ne concerne que les Allemands eux-mêmes.

La guerre nous a appris que cette conception est erronée. Les nations sont interdépendantes. C'est pourquoi nous sommes anxieux à l'extrémité orientale de la Méditerranée d'assister à la libération du peuple espagnol et à la disparition de l'une des dernières dictatures fascistes.

J. A.

LA REDDITION JAPONAISE



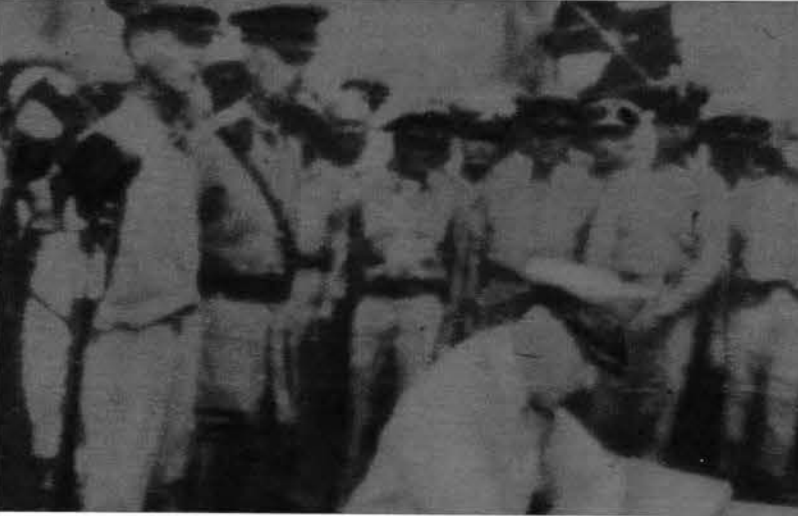
A LA DIÈTE JAPONAISE

La session plénière de la Diète s'est ouverte mardi à Tokio et a voté une résolution invitant le pays à observer strictement les instructions de l'Empereur. Voici une vue générale de la Chambre Haute japonaise, photographiée en 1940, et représentant le Mikado, debout devant son trône, écoutant une adresse lue par le Premier



LE FRÈRE DU MIKADO

Le prince Nobuhito Takamatsu, frère de l'empereur Hirohito, vient d'être nommé président du Conseil du nouveau ministère japonais de la paix.



DÉLÉGUÉS AMÉRICAINS

A bord du « Missouri », le général MacArthur, commandant suprême des forces alliées dans le Pacifique, appose sa signature sur le document de la reddition du Japon. A ses côtés, debout, les généraux Perceval et Wainwright qui ont été prisonniers des Japonais.



LA REDDITION JAPONAISE

Des membres de la délégation japonaise qui ont pris place en face des représentants du général MacArthur, commandant suprême des forces alliées dans le Pacifique, prennent connaissance des conditions de la capitulation. Les Japonais ont à leur tête le général Torashiro Kawabé (4e à partir de la gauche).

LA DÉLÉGATION JAPONAISE

Le général Torashiro Kawabé, sous-chef d'état-major, accompagné de 16 délégués, s'embarque à bord d'un avion américain en route pour Manille où il signera la capitulation de son pays sur l'ordre de l'Empereur.



LE CANAL objectif des deux Guerres



Parallèlement s'en vont le Canal, la route carrossable, le canal d'eau douce, la ligne de chemin de fer, le pipe-line et la nouvelle route militaire. Au large s'étend le lac Menzaleh.

Au lendemain de la victoire, « Images » a voulu voir l'aspect qu'avait pris l'œuvre de Ferdinand de Lesseps, « l'artère bleue où bat le pouls du Monde ». Ce fut pour la première fois depuis le début de la guerre que l'on autorisait des représentants de la presse à visiter les ateliers et prendre des photos du Canal.

« En ouvrant la Terre aux nations, suivant sa célèbre devise, Ferdinand de Lesseps, qu'inspirait la haute pensée d'offrir aux hommes un nouveau gage d'entente et d'union, ne pressentait sans doute pas les luttes impitoyables qu'engageraient des puissances prétendant non pas à l'union, mais bien à l'asservissement des nations, et dont l'enjeu suprême et décisif deviendrait, par une singulière ironie, l'œuvre même conçue par lui dans le plus généreux esprit d'humanité et de paix. »

Cette phrase, empruntée au baron de Benoist, s'est traduite en 1915 par une expédition turque dirigée par des Allemands, qui réussit en partant de Palestine à atteindre le Canal à Toussoum, un peu au-dessus du lac Timsah, et en 1941-42 par les campagnes désespérées de Rommel qui menaçaient le Canal non plus de l'est, mais de l'ouest.

Le Canal et les villes du Canal furent, du reste, pris à parti directement et bombardés 64 fois. Trois navires transiteurs : l'*Aghios Georgios*, le *Ranee* et le *Tynefield*, et six appareils de la Compagnie ou de l'Amirauté britannique sautèrent successivement sur les mines magnétiques lancées par l'aviation ennemie dans les eaux du Canal.

En sept jours, l'épave de l'*Aghios Georgios* qui entravait la navigation fut sectionnée et sortie hors de l'eau. C'est en voyant sur la berge les quatre gigantesques lots de ferraille rousse que l'on peut se rendre compte de l'énormité de la tâche.

Postées à 50 mètres de distance les unes des autres, les troupes égyptiennes ont monté la garde nuit et jour. Grâce à leur vigilance, l'Amirauté britannique a pu mettre hors d'état de nuire les quantités de mines magnétiques jetées par l'ennemi dans le Canal. Le Canal n'a été fermé à la navigation que 66 jours pendant toute la guerre, et ceci pour permettre d'en retirer les mines ou les dangereuses épaves.

Dans un sens comme dans l'autre continuaient à passer, nombreux, les navires. Toute une population vêtue de khaki est venue peupler la zone du Canal : dépôts de matériel, aérodromes, camps pour soldats, sans oublier El-Chatt, cette ville de tentes où 27.000 réfugiés yougoslaves ont vécu courageusement pendant 18 mois en chantant leurs belles chansons partisanes.

PORT-FOUAD ET « LA PUISSANTE »

Pendant que les hôtes estivaux de Port-Saïd rôtissent au soleil en bâillant doucement, Port-Fouad travaille. Le ferry-boat qui nous amène d'une rive à l'autre est une espèce de boîte à malice : camions, mulets, mères de famille trop grosses pour leurs shorts, adolescents à bicyclette, tout y tient. Pour deux millièmes, prix unique, on passe d'Afrique en Asie et retour.

Dans les immenses ateliers de la Compagnie, 1.200 ouvriers ont travaillé « par shifts », une moyenne de 10 heures par jour et 30 jours par mois. Les ateliers ont fonctionné sans interruption jour et nuit.

Je m'attache en particulier à l'atelier de tournage qui a fabriqué des pièces de rechange de tout calibre et continue à tourner à plein rendement.

Les chefs d'atelier parlent avec tristesse du sort des marins avec lesquels ils ont travaillé en commun pour réparer les avaries des navires. Combien de ces camarades sont morts en même temps que leurs bateaux ! D'autres revenaient à bord d'une nouvelle unité, échappant parfois à trois ou quatre torpillages successifs.

— Des bateaux, vous pouvez dire que nous en aurons soigné, et de tous les calibres, depuis les chalands et jusqu'aux destroyers, sans oublier les sous-marins !

Mais un joujou dont les ouvriers sont particulièrement fiers c'est « La Puissante », une grue qui soulève 150 tonnes. Son « patron », un Marseillais petit et maigre, qui aura bientôt droit à la retraite, me parle avec une fierté de père : « *Elle* a travaillé 18 mois sans arrêt à Suez. Les cargos arrivaient d'Angleterre pleins de tanks et de locomotives. La grue les soulevait et les déposait directement sur les rails qui les amenaient vers El-Alamein. On a aussi assemblé des chalands. Les cargos arrivaient d'Angleterre transportant chacun un quart de chaland, la grue soulevait les morceaux et les mettait à flot. On les assemblait ensuite provisoirement avant de les tirer en cale sèche où s'achevait le rivetage. Nous avons assemblé ainsi en moyenne 4 chalands par mois. Il arrivait qu'un cargo coulât et nous nous trouvions avec du dépareillage. Parfois il fallait ajuster des morceaux fabriqués dans des usines différentes et qui s'assemblaient imparfaitement. »

• Dans le port que nous visitons en canot automobile, nous longeons des « landing crafts » (chalands de débarquement) de toute taille, ceux dont l'avant s'abaisse comme un pont-levis et ceux qui ont une bouche immense et que les actualités cinématographiques nous ont montrés.

Voici des bateaux *Liberty* dont la coque lisse et brillante semble avoir été recouverte de papier d'argent. Un grand navire de guerre français nous salue de tous les bras de ses marins. Parent pauvre, auprès de toutes ces élégances guerrières, un pétrolier, un bon vieux rafiot qui a dû en voir de dures, fait claquer dans le vent marin une corde de linge.

On nous débarque sur les quais des bureaux de la Compagnie du Canal, un grand immeuble dont le dôme est connu des navigateurs du monde entier. L'immeuble, après cinq années de barbouillage ordonné par les grands maîtres du camouflage, retrouve sa blancheur des temps de paix.

SUR LA RIVE D'AFRIQUE

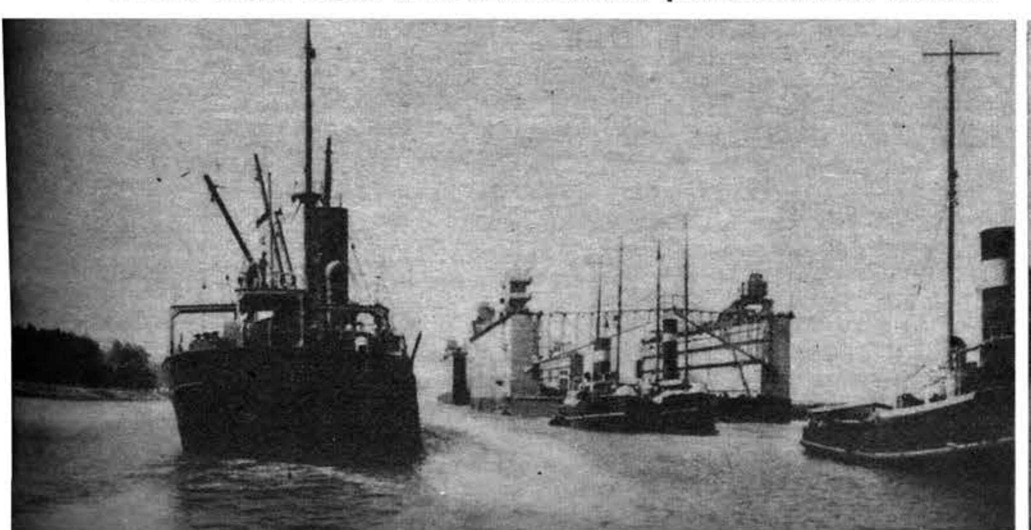
Le canal maritime, la route privée de la Compagnie qui court le long de sa berge, le canal d'eau douce, la voie ferrée et la nouvelle route militaire partent parallèlement. Des deux côtés s'étendent deux immenses nappes d'eau piquées de voiles blanches. La pêche et le transport par voilier semblent prospérer sur le lac Menzaleh.

Autant la rive asiatique est déserte, autant la rive africaine est verdoyante. Il a suffi de ce mince canal d'eau douce pour que pousse toute une végétation d'arbres et de bambous.

Nous disons bonjour de la main à toutes sortes de navires qui nous croisent s'ils viennent du sud, ou que nous dépassons s'ils suivent la même direction que nous.

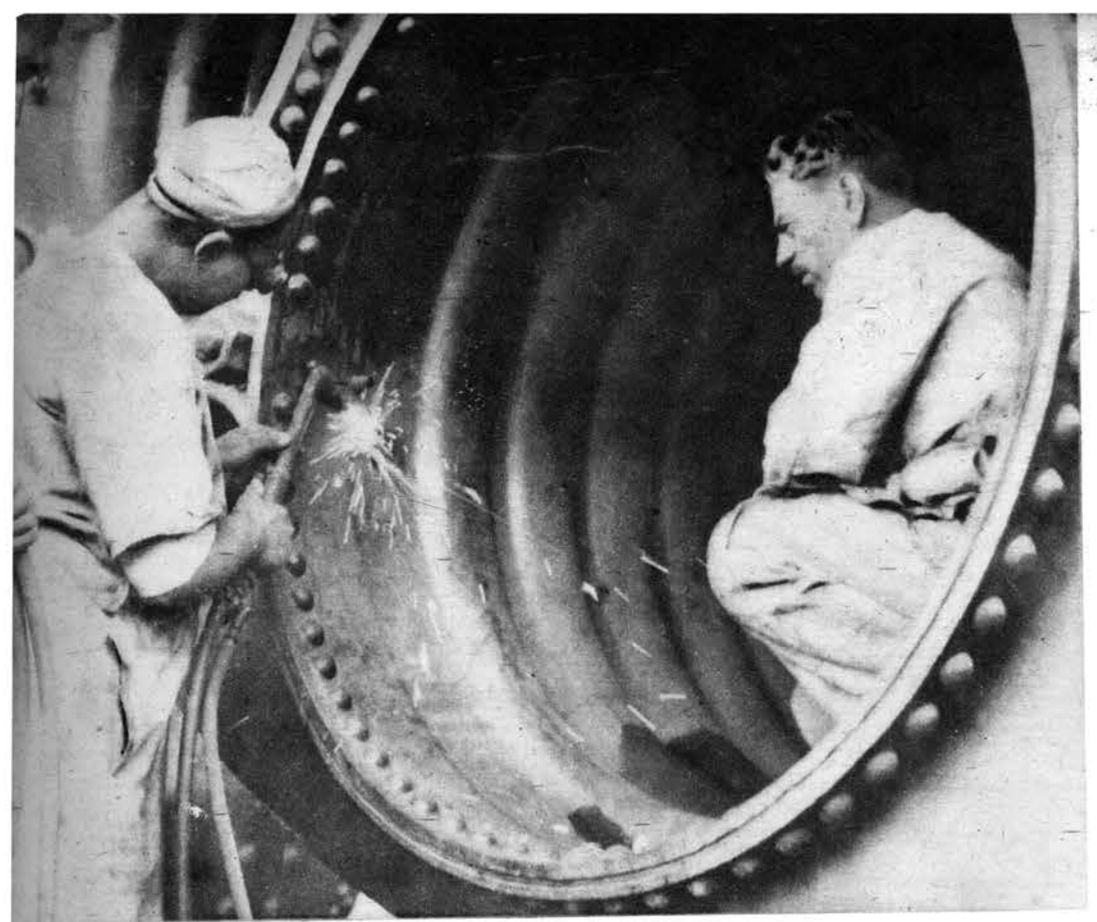
A Kantara, le vieux bac nous transporte d'une rive à l'autre. Kantara, qui vit la nuit pendant l'arrêt des trains qui vont et viennent de Palestine, dort. Mais nous assistons à un étrange spectacle. Pour la première fois, paraît-il, depuis la guerre, la Palestine a autorisé l'exportation des

Immense, une cale flottante tirée par trois remorqueurs traverse le canal. Toutes sortes de navires, croiseurs, cargos, dragues se croisent sur le canal qu'ils descendent ou remontent.

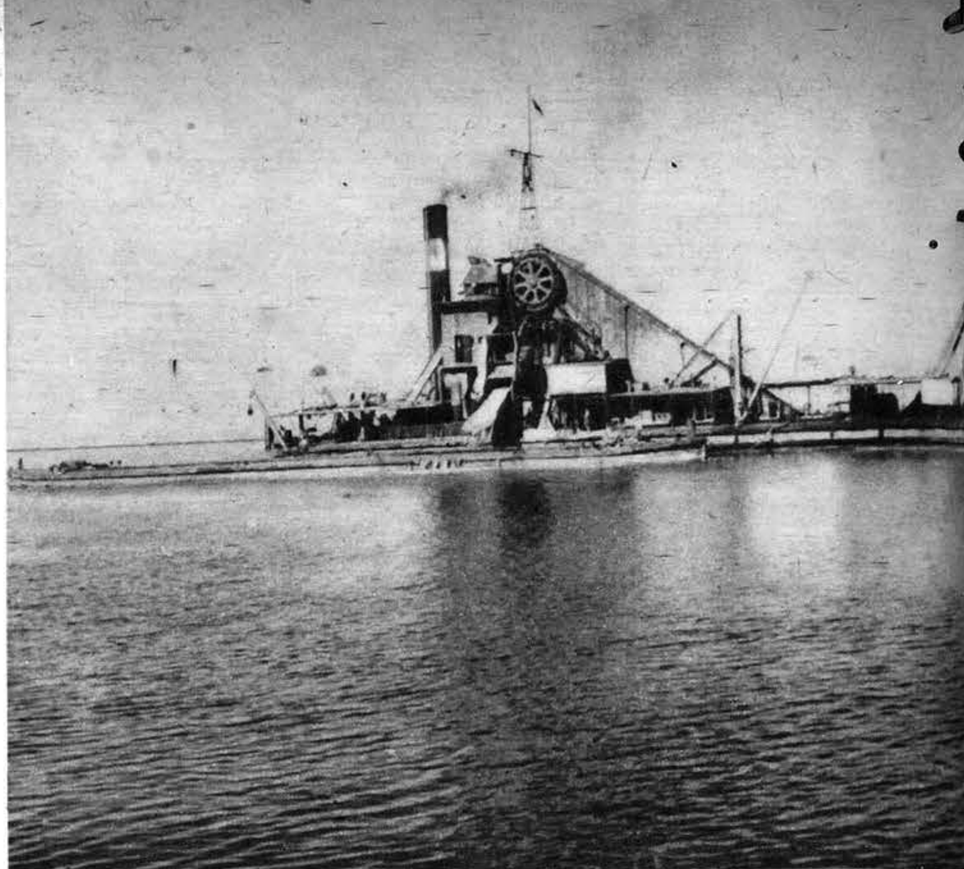


L'épave de l'« Aghios Georgios » qui sauta sur une mine magnétique déposée par l'ennemi dans le canal ne forme plus que quatre immenses tas de ferraille rousse, à vendre.





Pendant toute la guerre, les ateliers de Port-Fouad ont travaillé nuit et jour. Chalands et destroyers ont été maintenus en état de marche. Voici des ouvriers réparant une chaudière.



Une drague en plein travail. C'est un bateau muni d'un dispositif spécial — des espèces de godets — qui racle le fond du canal et déverse sur un chaland une boue noirâtre.

chameaux pour la boucherie. Les chameliers sont contents, mais les chameaux ont beaucoup moins de raison de l'être. Ils résistent de toute leur force à l'embarquement sur le ferry, et reçoivent une volée de coups de bâton. Les Bédouins hurlent, les chameaux saignent. C'est une mêlée générale d'une brutalité à vous soulever le cœur, une véritable boucherie avant la lettre.

Spectacle plus gracieux, des lidos ont été installés sur les deux rives, quelques cabines, quelques parasols, parfois un jardinet ; ces installations font le bonheur des camps situés dans les environs. Parfois l'on aperçoit parmi les baigneurs une silhouette de femme, infirmière ou soldate. Et les bateaux qui passent voudraient bien s'arrêter un peu.

Nous croisons une drague en plein travail. Ce sont des bateaux munis d'un dispositif spécial et qui nettoient le fond du canal. Des espèces de godets, travaillant sur le principe des norias, raclent le fond et déversent, soit sur la rive, soit dans des chalands, une boue noirâtre. Cette boue est ensuite versée en haute mer ou bien rejetée par une pompe refoulante du chaland sur la rive.

ISMAILIA ET SES JARDINS

Verte, avec un air d'Europe qu'arrivent à peine à démentir la chaleur et les grands palmiers, Ismaïlia nous accueille avec ses belles pelouses et ses jets d'eau tournants.

Les petites villas où logent les fonctionnaires font très France provinciale, jusqu'aux tournois de belote et de billard que l'on organise dans les clubs.

Mais la guerre a amené à Ismaïlia toute une population militarisée : soldats des camps d'un peu partout envoyés ici dans les « leave camps » pour se reposer dans un climat excellent et un joli paysage. Les dames d'Ismaïlia ont créé des centres récréatifs dont certains pourraient en remontrer aux organisations hôtelières professionnelles. Nous déjeunons au Garden Club, créé, ainsi que trois autres « cantines », par Mme Godel et où l'on se trouve vraiment aussi bien que dans la plus agréable des villégiatures.

• En 1968, après 99 années d'exploitation, la concession de la Compagnie prendra fin.

• Selon le baron de Benoist, agent supérieur de la Compagnie du Canal, et en dépit des bruits qui avaient couru, les actions de la Compagnie se trouvent dans les mêmes mains qu'avant la guerre : majorité de 52% aux porteurs français et le reste à l'Angleterre.

• D'ici quelques mois se dessinera, sans doute, la convention politique qui confirmera ou amendera la convention de Constantinople du 29 octobre 1888 selon laquelle « le Canal de Suez sera toujours libre et ouvert à tout navire sans distinction de pavillon ».

Au milieu du lac Timsah sont amarrés le *Mahroussa*, yacht royal, et le yacht du prince Mohamed Aly. Nous croisons un groupe de marins du *Mahroussa*, col vert et béret américain, qui remontent à bord.

Je visite la gare maritime d'Ismaïlia, d'où partent les ordres de navigation transmis aux autres gares maritimes situées tout le long du canal à chaque 10 kilomètres d'intervalle et qui retransmettent les communications aux pilotes.

VERS SUEZ

Autour de chacune de ces gares — une petite maison dans un jardin, un peu comme un presbytère — s'agglomère un petit village. On y vit de quelques cultures et surtout de la pêche. Les lacs Amers, le grand et le petit, sont très poissonneux ; tout un panier de seiches, crevettes grosses comme le poing, et poissons, nous est offert pour la modique somme de 25 piastres.

Plus on s'approche de Suez et plus les camps deviennent nombreux.

Certains ont été déjà vidés de leurs occupants, et le spectacle des maisonnettes aux volets clos, demeurées seules et abandonnées dans le désert, n'est pas rare.

Et c'est dans cette partie également du Canal que l'on trouve la plus grande variété d'hommes : à part toutes les races et les couleurs de l'Empire britannique, il y a des Grecs, des Italiens qui portent un calot marron et circulent maintenant librement, bien qu'ils soient assujettis à quelques restrictions (défense de monter en taxi et en autobus).

Dans le golfe d'Ataka, la circulation est intense : camions de toute forme et de tout tonnage, voitures privées des gens qui se rendent à la plage ou bien vers les charmants chalets des « amis de la montagne ».

Suez d'un côté, Port-Tewfik de l'autre, Port-Tewfik est comme Port-Fouad, né du Canal, et fait partie intégrante de sa vie. Dans la grande salle du club, décorée comme le salon d'un bateau, viennent danser, à part les habitués de l'endroit, les officiers et les nurses de la zone, ainsi que quelques Américains du camp de l'UNRRA à El-Chatt. Parfois, passer une soirée au club, dîner autrement qu'à la popote du mess, voir des civils et entendre un orchestre, signifie pour les « rats » du désert plus qu'une distraction : une nécessité. Et personne ne trouve bizarre que pour deux heures au « French Club » l'on fasse une heure de trajet dans un camion de trois tonnes, secoué sur les pistes du désert, et, si le pont est levé, un passage en ferry ou en barque sur le canal, et autant au retour.

• Nous avons longé 160 kilomètres de canal. 160 kilomètres de cette artère bleue où bat le pouls du monde. Aux deux bouts, Port-Saïd et Port-Fouad, Suez et Port-Tewfik nous ont accueillis de toute leur vie intense, leur vie double où terre et mer font un échange constant d'hommes : pendant que les noirs charbonniers vont remplir les ventres des navires, les marins blancs descendent vers la ville, messagers d'un autre élément.

G. S.



Les marins du « Mahroussa », béret américain et col vert, remontent à bord du yacht royal amarré au large d'Ismaïlia, dans le lac Timsah, au centre d'un beau paysage d'Egypte.



Voici le ferry-boat de Kantara transportant d'Asie en Afrique une cargaison de chameaux. Les chameaux n'ont pas confiance, résistent et reçoivent une volée de coups de bâton.

Le Monde dans 20 ans

Dans cet article original, Lord Vansittart, qui fut l'un des manitous du Foreign Office de 1928 à 1941 et qui est considéré comme l'un des hommes politiques les plus perspicaces de notre temps, imagine qu'un de ses neveux écrit ce que sera le monde dans 20 ans. Voici les impressions de ce personnage imaginaire : Vansittart Jr.

San-Francisco, le x septembre 1965


Lord Vansittart

Je suis venu ici assister à la vingtième réunion des Nations Unies. Elles sont aujourd'hui désunies parce que la première V-200 vient de tomber sur la Porte d'Or. Personne ne sait s'il s'agit d'une expérience ou d'un accident. Personne au surplus ne sait d'où elle est venue. Il se pourrait qu'elle ait été projetée d'un souterrain, quelque part, ou du fond de la mer. La V-200 constitue peut-être la protestation d'un petit pays maltraité ; elle provient peut-être d'Allemagne. Le seul moyen de savoir quoi que ce soit est de procéder par une comparaison des probabilités, de se livrer en somme à des spéculations psychologiques.

Dans ce but, j'ai exhumé quelques notes laissées par un de mes parents, feu Lord Vansittart. Elles sont datées du 3 août 1945, jour où fut publié le communiqué de la célèbre Conférence de Potsdam. Pour ceux qui ont oublié la dernière guerre — elle commença en 1939 — je devrais expliquer que Lord Vansittart était un excentrique : il ne faisait pas confiance aux Allemands.

Il a prédit, par exemple, qu'en ne réussissant pas à imposer un contrôle des recherches scientifiques, nous nous attirerions des ennuis. Quelques mois avant Potsdam, il avait déposé une motion à la Chambre des Lords — aujourd'hui abolie parce que l'on y disait quelquefois des choses plus sensées qu'à la Chambre des Communes — motion préconisant deux points. Le premier était que les savants allemands soient maintenus sous une surveillance constante. Cela fut promis à Potsdam, mais l'on omit — chose capitale — de donner tous les détails de la méthode à suivre. (En deux mots, où situer la limite exacte entre la science et l'industrie ?) En second lieu, il soutenait qu'il n'y aurait pas de sécurité véritable tant que les Nations Unies n'échangeaient entre elles leurs secrets sur la manière de tuer autrui et tant qu'une convention internationale ne confiait au Comité des Etats-Majors le droit exclusif de faire usage de ces secrets. Cette motion fut considérée comme trop idéaliste.

« La Conférence de Potsdam, écrivait-il, a donné lieu à un document composé avec sagesse et obscurité. Ses propositions en vue de la destruction de la puissance militaire et de l'esprit militariste en Allemagne — sans oublier tous les corps pré, para et quasi militaires — méritent les plus vifs éloges. Nous pouvons détruire les corps, mais l'esprit continuera à survivre pendant une génération au moins. Il faut également louer les projets relatifs à l'élimination et au contrôle du potentiel de guerre allemand, à la désindustrialisation raisonnable de l'ex-Reich et à la décentralisation du gouvernement allemand. Toutes ces clauses sont notoirement conformes aux lignes que j'ai depuis longtemps recommandées. Une Allemagne centralisée sera toujours une carte trop importante entre les mains des adeptes de la politique d'équilibre, laquelle est toujours en honneur. Aussi longtemps qu'elle a existé sous cette forme, aucune paix ne pouvait être durable. Il est cependant d'autres traits qui sont moins satisfaisants. Le palais de Potsdam s'appelle « Sans-Souci ». Mais je crois bien qu'on pourrait l'appeler désormais « Cent Soucis. »

Lord Vansittart poursuivait :

« Les petites nations ont commencé à perdre, de fait, leur indépendance, et Potsdam a accentué ce mouvement. Il est beaucoup trop question des Trois ou des Cinq Grands. Une grande partie du traité de paix a été réglée sans les autres. Beaucoup d'entre elles sont déjà en train d'être absorbées. L'accord de Potsdam sur les réparations — en vertu duquel les faibles ne recevaient aucune part indépendante — met encore davantage en relief l'ancienne et funeste notion des sphères d'influence. Les petits pays ne peuvent peser que légèrement, à moins qu'un jour l'absence de contrôle de la science de la mort ne nécessite un nouveau classement en individus faibles et forts. »

Je me demande si cette prophétie n'est pas sans rapport avec l'explosion de ce matin. Quoi qu'il en soit, il est assez probable que la bombe ait été fabriquée en Allemagne.

Les notes de Lord Vansittart continuent :

« Il était invraisemblable que les Allemands acceptent une paix quelconque, et ce projet (de Potsdam) contient certaines caractéristiques, comme l'octroi à la Pologne de Stettin et de Francfort-sur-l'Oder, qui rendent un acquiescement encore plus impossible. On est prématurément satisfait de l'absence des loups-garous. En tout état de cause, ils ne doivent pas faire leur apparition avant un an ou deux. »

Les notes continuent :

« Potsdam a été l'occasion d'un départ encourageant, bien que désordonné, sur le papier. Mais les Allemands auront besoin qu'on les surveille pendant une génération. La guerre avec l'Allemagne est terminée ; la lutte avec l'Allemagne commence. Il serait ridicule de supposer que, sans la garantie d'une longue occupation, une réforme quelconque pourrait être maintenue. En ce mois de septembre 1945, il est parfaitement clair que l'épuration sera loin d'être assez vaste pour assurer la sécurité. Un prêtre allemand, qui a exercé son ministère parmi les prisonniers de guerre, m'a déclaré que 10% sont des nazis fanatiques, 40% des nazis ardents et 40% pourraient être sauvés à temps à condition qu'on les prenne bien en main. 10% à peine sont anti-nazis. Dans le domaine de l'esprit, les Allemands ne peuvent pas être guidés par « télécontrôle ». Beaucoup dépend de la durée de l'occupation américaine. »

Plusieurs années avant la fin de la guerre, mon oncle oublié nous avait mis en garde contre le système des zones. Il disait qu'il aboutirait à un genre défectueux de décentralisation, c'est-à-dire à une division *artificielle*. « La Conférence de Potsdam se contredit, écrivait-il. Elle dit que l'on compte établir un système uniforme dans toute l'Allemagne, prise dans son ensemble. Cela est bien entendu incompatible avec le maintien des zones. Le bruit avait couru à un moment donné que le président Truman s'y opposerait. S'il l'a fait, il n'a pas réussi, et nous devons prévoir les conséquences. Le système social, économique, pédagogique et juridique de la Russie diffère beaucoup du système des démocraties occidentales. Aussi longtemps que des zones existeront, il y aura en pratique plus de mouvement de la zone russe à la zone anglo-américaine que vice versa. En d'autres termes, ni homogénéité, ni égalité. Les Russes, naturellement, pousseront leur sphère vers le communisme, ou presque. Espérons qu'ils modifieront l'ancienne attitude anti-occidentale du communisme allemand, car Dieu sait ce qui va se passer d'ici vingt ans. La politique russe, c'est l'expansion d'une croyance, c'est, pour employer un mot allemand familier, le « Weltanschauung » (conception du monde). Il est significatif que ce terme n'ait pas d'équivalent en anglais, et un retrait américain avec une démobilisation britannique ne seraient pas un appui en faveur de nos conceptions politiques ou de notre influence. La démobilisation ne sera pas si rapide chez les Russes, qui ont une pléthore d'hommes — à peu près 320 millions avec leurs satellites. »

●

Les vieilles notes de Lord Vansittart touchent à une multitude de questions, mais je relève un passage qui est peut-être en rapport avec le mystérieux « incident » de ce matin : en vérité, c'en est peut-être même l'explication. Lord Vansittart écrivait : « Le problème allemand, qui était autrefois un problème en soi, fait désormais partie de plusieurs autres. Sous une forme variée, il se posera longtemps à nous et personne ne peut jauger son avenir sans s'être rendu compte d'un fait : nous sommes à l'âge de la machine ; et cet âge, l'Allemand l'a presque précédé en devenant une machine lui-même. Jusqu'à ce que cette machine humaine soit humanisée, elle ne lui donnera que des perspectives et des tendances déformées. Le Britannique et l'Américain considèrent la machine comme un serviteur, comme un outil qui permet de mener une vie matérielle meilleure. Ils ne se font pas d'illusion sur elle ; ils ne s'identifient pas avec elle ; ils peuvent être ennuyés par elle. Mais pas l'Allemand. Il considère la machine comme une alliée qui pense comme lui. Il la vénère parce que c'est un instrument qui donne la puissance, et c'est pour cela qu'il en veut davantage — pas pour avoir plus de loisirs. Elle fait partie de lui, ou lui d'elle parce qu'elle fait partie intégrale de ses rêves de domination. Le problème allemand durera aussi longtemps que cette différence entre lui et nous. Mais le monde sera-t-il plus prêt à reconnaître le problème dans sa forme compliquée que dans sa forme simple ? »

●

Le bruit court — mais on ne pourra jamais le confirmer — que la V-200 est venue d'un château en Espagne, pays où l'industrie allemande a accru son emprise. L'Anglais, sous le règne de la reine Elisabeth, avait coutume de dire : « Puisse ma mort venir d'Espagne », parce qu'il lui fallait longtemps pour arriver. Les communications se sont assurément améliorées.

(Exclusivité « Images »)



LA MORT DE L'AMBA MAKARIOUS

S.B. l'Amba Makarious III, patriarche de l'Eglise copte-orthodoxe d'Alexandrie, d'Ethiopie et de Nubie, est décédé subitement l'autre vendredi, à l'âge de 73 ans. Voici sa dépouille mortelle, revêtue des habits sacerdotaux et exposée à l'église Morkossia avant le service funèbre.

HOTE DE MARQUE →

S.A.R. l'Emir Feyçal, fils de S.M. le Roi Abdel Aziz, et chef de la délégation de l'Arabie Séoudite à San-Francisco, de retour des Etats-Unis, se trouve en Egypte.



« KARNAK » AU LIBAN

Hussein Sirry pacha (assis à droite) a offert un banquet à Sofar, Liban, à l'occasion de l'inauguration de la Société « Karnak ». Diverses personnalités libanaises, syriennes et égyptiennes se trouvaient parmi les invités. Voici S.E. Samy bey El Solh, président du Conseil libanais, prononçant un vibrant discours. ↓





MANŒUVRES MILITAIRES

Le brigadier Saraawi bey, commandant de l'Ecole militaire, et 20 officiers de l'armée égyptienne sont partis pour la Palestine où ils ont étudié le nouveau déploiement des forces motorisées et mécanisées.

PANORAMA DE LA PRESSE FRANÇAISE

Un an après la libération de Paris, la nouvelle presse française, qui a remplacé celle qui avait collaboré avec l'occupant, s'est déjà imposée par sa tenue et son courage.

C'est un fait indéniable qu'aujourd'hui — un an après la libération de Paris — la presse de France a retrouvé la place de premier plan qu'elle occupait avant la guerre dans la vie de la nation, et ceci malgré les moyens précaires dont elle dispose encore.

Ces années d'occupation qui, dans la pensée de l'ennemi, devaient permettre d'éliminer définitivement le ferment de libéralisme qui a toujours animé le journalisme français, n'ont réussi, en fait, qu'à l'épurer et à l'affermir. Car jamais, en réalité, la presse française n'a cessé d'exister, malgré l'occupant et sa police.

Et aujourd'hui la presse française a repris sa tâche au grand jour...

Peu d'anciens titres aux éventaires des kiosques.

Quelques quotidiens qui s'étaient sabordés en juin 40 — tels *L'Ordre* d'Emile Buré, de retour à Paris après 4 ans d'exil ; *L'Epoque*, dont l'ex-rédacteur en chef M. de Kérillis est encore aux Etats-Unis ; *L'Aube*, dont l'ancien directeur M. G. Bidault est aujourd'hui ministre des Affaires Etrangères ; et *Le Figaro*, dont l'éditorialiste M. Vladimir d'Ormesson est devenu notre ambassadeur à Buenos-Ayres — ont repris automatiquement leur dénomination première. Certains organes de partis comme *L'Aube* (Démocrates-Chrétiens, aujourd'hui M.R.P.), *Le Populaire* (parti S. F.I.O.), *L'Humanité* (parti communiste), immédiatement suspendus par Vichy et les occupants, ont recommencé leur vie légale dès la libération de Paris. On doit à la vérité de dire que ces deux derniers journaux n'ont pas un instant cessé de paraître clandestinement au cours de ces dernières années.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître lorsque l'on considère la pénurie de papier en Europe, jamais la presse parisienne n'a compté un aussi grand nombre de quotidiens. Aux anciennes classifications si simplistes et si complexes à la fois, de presse de droite et de gauche, ont succédé les grands courants (théoriquement para-politiques) issus de la Résistance française. Le M.L.N. (Mouvement de Libération Nationale) et le F.N. (Front National) ont chacun leurs journaux plus ou moins officiels : *Front National, Résistance, Libération, France Libre, Franc-Tireur, Aurore*. Parallèlement, une presse d'information sans appartenance politique a conquis une importante place : *Les Nouvelles, Le Pays, La Nation, La Voix de Paris, La Dépêche, Le Parisien Libéré*. Enfin, quelques journaux comme *Combat, Le Figaro*, dont la polyvalence politique permet une plus grande objectivité, terminent ce panorama rapide de la presse parisienne du matin.

●

Les journaux du soir, pour être moins nombreux que ceux du matin, ont vu leur nombre doubler par rapport à 1939. Un seul journal, *Ce Soir*, sabordé en juin 1940, a repris sa place parmi les nouveaux venus : *Libération-Soir*, formé exclusivement de jeunes journalistes résistants ; *Paris-Presse*, dont M. Philippe Barrès, ancien rédacteur en chef du défunt *Matin*, assure la bonne marche ; *France-Soir*, dirigé par M. Pierre Lazaref, ex-rédacteur en chef de *Paris-Soir* et *Cité-Soir*, nouveau venu. Le journal *Libres* a une place spéciale dans cette faune vespérale, puisqu'il s'intitule lui-même « organe des prisonniers ». Citons enfin, « last but not least », *Le Monde*, qui par sa typographie et sa ligne politique rappelle un peu *Le Temps*, du Comité des Forges, d'heureuse mémoire.

Il serait difficile de parler de position politique de la presse parisienne (exception faite des organes de partis), mais plutôt de tendances. Les questions d'ordre économique étant aujourd'hui la préoccupation essentielle de notre pays, il s'ensuit que les polémiques sont passées du plan de la réthorique politique à des discussions plus techniques dont le substratum est naturellement fonction des écoles politico-économiques desquelles ces journaux se réclament. Il y a les libéraux, adversaires des nationalisations, et les marxistes avec les sympathisants de l'économie socialiste, qui les défendent.

Le ton de la polémique politique est — il faut le signaler — d'une élévation à laquelle la presse d'avant guerre ne nous avait pas accoutumés. L'indulgence olympienne d'un Mauriac, la dialectique d'un Camus, la probité d'un Debu-Bridel ont donné aux éditoriaux des quotidiens parisiens une tenue littéraire qui rappelle les jours heureux de l'avant-guerre (la grande, celle de 14-18). Certes, les critiques à l'égard du gouvernement sont quelquefois sévères, mais l'objectivité est en général de règle.

Un vent nouveau semble souffler sur la presse française, aujourd'hui presque délivrée de l'emprise des grands trusts, et ce souffle de la réconciliation nationale en marche est une note d'optimisme dans la dureté des temps présents.

●

A côté de la presse quotidienne vient s'ajouter la grande famille des hebdomadaires et des magazines qui, elle aussi, s'est considérablement augmentée depuis la libération de la France.

A la veille de la guerre, la presse française hebdomadaire ne comptait à vrai dire que cinq ou six journaux d'inspiration politique importants : *Candide, Gringoire*, résolument de droite, et *Vendémiaire. Marianne, Vendredi* et *La Lumière* représentant les diverses tendances des partis de gauche. Deux ou trois publications purement littéraires comme les *Nouvelles Littéraires, Beaux-Arts* et *Comœdia* et une pléiade de feuilles satiriques dont la plus importante, pour ne pas dire la seule, était le populaire *Canard Enchaîné*. Interdit dès 1940, ce dernier a repris sa publication dès septembre 1945 avec la presque totalité de ses anciens rédacteurs : Pierre Bérard, Henri Janson, etc. Et pour beaucoup de gens en France, le mercredi est redevenu « le jour du Canard ».

Les magazines étaient dans la France de 1939 peu nombreux mais soignés. *Vu, Voilà, Pour Vous, Match* se spécialisaient dans le grand reportage, l'information photographique et les nouvelles cinématographiques.

De nouveaux magazines ont remplacé les anciens : *Noir et Blanc, Ambiance, Paysage, Action*. Mais leur présentation est loin d'atteindre la qualité de leurs aînés. Sans doute les difficultés matérielles que rencontrent ces publications entrent-elles pour beaucoup en ligne de compte ; leur immense effort est encore à faire dans ce domaine. Seul le *Monde Illustré* s'est affirmé dès sa parution comme grand magazine. Il est indéniable que son but est de remplacer l'*Illustration* disparue, et il fait peu de doute qu'il y parviendra le jour où les moyens techniques lui seront donnés.

1945 a vu naître une génération d'hebdomadaires aux titres peut-être un peu moins bien tenus mais à la substance aussi fournie et aussi riche que leurs prédécesseurs. *Les Lettres Françaises, Carrefour, Temps Présents, Témoignages Chrétiens, La Bataille* (anciennement *La Marseillaise*, née au Caire et à Londres en juin 1940 sous l'impulsion de son directeur M. Quilici), *Volontés, La Marseillaise, La France au Combat, Samedi Soir*, qui ont adopté le format classique de leurs aînés, sinon leur formule. Tous ces journaux, anciennes publications clandestines, réunissent dans leur comité de rédaction les noms de ce que compte aujourd'hui la presque totalité de l'intellectualité française.

Des leaders politiques et littéraires, des écrivains, des essayistes et des poètes déjà connus comme Mauriac, Duhamel, Kessel, Bernanos, J. Benda, M. Bedel, Aragon, voisinent avec des articles de littérateurs plus jeunes ou même nés de la clandestinité : Vercors, Claude Roy, Loïs Masson, Claude Morgan, pour ne citer que ceux-là.

Si la politique proprement dite tient peu de place dans ces publications, la littérature et les arts, par contre, y sont à l'honneur. La pensée française en 1945 possède une diversité et une fécondité que même les plus optimistes des augures ne s'attendaient à trouver au sortir de ces quatre années de torpeur. Et tout ce dynamisme refréné éclate aujourd'hui avec fougue et souvent même avec violence. La poésie a conquis dans les colonnes des hebdomadaires parisiens un espace vital que l'avant-guerre ne lui accordait certes pas. Et cela est bien.

Tel est, rapidement esquissé, le panorama de la presse parisienne renaissante. Sans doute est-il trop tôt pour juger de la place qui lui reviendra dans les grands courants de l'information et de la pensée mondiales. Les exigences matérielles du moment, le recul nécessaire qui seul fait le départ entre la facilité passagère et le vrai talent, la réadaptation physique, indispensable à beaucoup de journalistes anciens déportés ou prisonniers qui n'ont repris leur place dans l'arène que depuis trop peu de temps... autant de facteurs qui défendent un jugement trop hâtif où l'enthousiasme et l'amertume auraient trop de place.

Cependant, avec ses exagérations et ses faiblesses, et quoique en pense quelque esprit chagrin, la presse française s'est déjà imposée par sa haute tenue et sa virilité. Elle est à l'image de la France renaissante : une convalescente trop longtemps confinée dans une chambre et que l'afflux brutal d'air pur déconcerte.. Mais les remèdes agissent déjà d'autant plus rapidement que c'est en elle-même qu'elle les porte... le bon sens et la modération. Qui pourrait encore douter de sa guérison ?

MARCEL MARIANI



Aux devantures des kiosques parisiens, peu d'anciens titres. La nouvelle presse, clandestine sous l'occupant, a repris ses activités en plein jour et exprime librement son opinion.

CULTURE SANS SOL ?

L'Egypte a un important problème démographique à résoudre. Sa population, évaluée au temps des Pharaons à 7 millions d'habitants, et à 14 millions lors de l'invasion arabe en 639, avait été décimée par plusieurs siècles d'oppression ; elle était tombée en 1800 à 2,5 millions d'habitants.

Elle s'est multipliée sept fois en un siècle et demi, rythme inconnu jusqu'ici dans l'histoire du monde, et elle est actuellement de près de 18 millions d'habitants. Cet accroissement est dû à l'irrigation pérenne et à l'extension de la culture cotonnière — qui exigent toutes deux une forte main-d'œuvre — ainsi qu'à la stabilité à l'intérieur et à la lutte contre les épidémies.

Ceci fait de l'Egypte — ou plutôt de sa partie habitée, la vallée du Nil — le pays le plus dense du monde, double de la densité de la Belgique, elle-même le pays le plus dense d'Europe.

Malheureusement, la surface des cultures n'a pas augmenté dans le même rapport que la population. De plus, une grande partie des terres est consacrée aux cultures non vivrières telles que le coton, de sorte que, malgré l'amélioration générale du rendement agricole, la production en cultures vivrières par habitant a beaucoup diminué.

Cependant l'Egypte possède encore des terrains susceptibles d'être cultivés, notamment les régions marécageuses des lacs salés du nord du Delta. Ces terrains, les plus fertiles de l'ancienne Egypte, envahis par la mer à la suite de ruptures de digues, augmenteraient la superficie cultivée de 20%. Même avec cet apport, l'Egypte resterait le pays au monde qui a la plus faible superficie cultivée par tête d'habitant.

Certains économistes affirmant que l'Egypte est surpeuplée ont voulu la prendre en exemple des thèses néo-malthusiennes qui déclarent que la population augmente plus vite que ses ressources ; ils prédisent des catastrophes si des mesures adéquates ne sont pas prises, telles que le contrôle des naissances. Ces défaitistes ne voient pas que plusieurs issues s'ouvrent encore à l'Egypte.

L'une d'elles est l'industrialisation : 15% des habitants de l'Egypte environ sont, en effet, occupés dans l'industrie, contre 60% en Angleterre. Il est certain que l'extension des industries exploitant les richesses minières et agricoles de l'Egypte donnerait du travail à des centaines de milliers d'ouvriers et relèverait le niveau général de la vie.

Cependant, dans le domaine agricole lui-même, la science, qui tout en s'appuyant sur les normes, les traditions, les idées anciennes, ne craint pas de les renverser quand elles sont un obstacle au progrès, peut complètement révolutionner nos méthodes de production et multiplier nos possibilités.

Une de ces réalisations récentes est celle de la culture sans sol. Elle pourrait se faire dans les régions désertiques en bordure de la vallée du Nil. Une autre est la « vernalisation ». Ces deux méthodes pourraient aider à résoudre le problème démographique égyptien.

LA CULTURE SANS SOL

On appelle culture sans sol la culture non dans la terre, mais dans des sols artificiels simplifiés : sable, liège, mousse, ou encore dans de simples liquides nutritifs. L'idée de faire croître les plantes dans ces milieux artificiels est née des recherches expérimentales sur l'absorption par les végétaux des différents éléments nutritifs qui sont nécessaires à leur croissance.

Ces recherches ont conclu à la nécessité de restituer au sol les sels dont la plante s'était nourrie. C'est la méthode des engrais chimiques qui a amélioré sensiblement les rendements des cultures en jetant ainsi les bases de l'agronomie nouvelle. Elles ont montré, de plus, que les plantes qui avaient servi à ces recherches et qui

La culture artificielle résoudra-t-elle le problème démographique égyptien ? Le pays possède de vastes régions, marécageuses ou désertiques, susceptibles d'être encore cultivées.

étaient cultivées dans des milieux artificiels avec certaines solutions de sels nutritifs prenaient des proportions et donnaient des fruits hors de mesure avec les plantes ordinaires.

La culture expérimentale sous grande échelle ou la culture industrielle sans sol se fait dans des bacs en béton, en bois ou en brique. Au fond des bacs on met du gravier, de la cendre ou du sable, puis on ajoute du liquide nourricier de consistance convenable. La solution nutritive est renouvelée par une circulation continue, de sorte que les plantes ont constamment et en abondance tous les principes nécessaires à leur croissance. La température du bain elle-même peut être maintenue à une valeur optimum.

La plante se trouve ainsi dans les meilleures conditions de croissance ; ses racines ont libre accès dans la solution, elles sont en contact permanent avec les principes alimentaires ; suralimentée, elle produit très rapidement ses récoltes.

De plus, elle est soustraite complètement à l'influence des parasites et des mauvaises herbes. Cette méthode permet la culture de fruits, fleurs et légumes en toute saison et dans des temps record, et l'on a démontré que ni le goût ni l'odeur n'en étaient altérés.

Les rendements sont fabuleux. Dans des serres industrielles de Californie, les tomates ainsi cultivées ont donné un rendement de 370 tonnes par feddan. 2.500 feddans de tomates ainsi plantés suffiraient pour donner 1 kilo de tomates à chaque habitant de l'Egypte, par semaine, pendant toute l'année. A la station agronomique de New-Jersey, certains plants de tomates ont dépassé 4 mètres 50 et ont donné 9 kilos de fruits. Ceci justifie la vogue que ce procédé original de culture a suscitée aux Etats-Unis, où de grandes installations industrielles ont été créées. Récemment, nous avons appris que l'U.R.S.S. avait eu recours à la culture sans sol dans les steppes arides de l'Asie Centrale pour fournir des légumes et des fruits à des stations minières.

En Egypte, où le climat est chaud, où l'eau est distribuée avec parcimonie, du moins en hiver, et où les parasites sont nombreux, le procédé semble particulièrement intéressant.

LA VERNALISATION

Une autre découverte intéressante réalisée par le savant russe Lisenko est la vernalisation.

Lisenko a observé que la plante en croissant passait par différents stades successifs et que chaque stade exigeait une température bien déterminée.

Si la température ambiante est trop forte ou trop faible, la plante s'arrête de croître. C'est ainsi que du blé d'été semé en hiver ne germe que lorsque le printemps arrive. Le premier stade de germination a besoin de la douce chaleur du printemps. Lisenko a remarqué aussi que l'on pouvait réaliser le premier stade de germination de la plante en dehors de son milieu naturel, la terre, dans un local où la température serait maintenue à la valeur exigée par la plante, puis la semer. La plante aurait ainsi traversé en quelque sorte une période difficile, elle pousserait plus vite. On a pu de cette façon planter dans les régions glaciales du nord de la Russie du blé qui avait commencé à germer dans un local à température douce et à faire pousser dans le sud des pommes de terre qui avaient commencé à germer sous une température plus basse.

●

L'époque actuelle est une période de floraison scientifique sans précédent. L'homme conquiert constamment des forces prodigieuses qui lui permettront de supprimer pour toujours les maux dont l'humanité a souffert jusqu'ici. L'Egypte, qui a un grand passif de misères et de souffrances, ne pourra le combler que par l'application la plus large possible des découvertes de la science moderne.

GEORGES GRESS



Musiciennes jouant de la harpe, de la viole et de la flûte pour distraire le Pharaon quand, fatigué de rendre les honneurs divins au temple, il se retirait dans ses appartements.

LE HAREM DES PHARAONS

De l'ancienne Égypte, on ne connaît en général que les hypogées. Voici, cependant, quelques détails savoureux sur l'existence menée, alors, dans les habitations et, plus spécialement, dans le harem.

Les Egyptiens, qui paraissaient être uniquement préoccupés de la mort, ont été, cependant, encore plus épris des joies simples de l'existence. Leur idéal était de vivre en paix dans de beaux domaines, puis, la mort venue, d'aller chacun dans sa « maison d'éternité » qu'ils avaient pourvue des scènes de tout ce qui est nécessaire à la vie.

L'Egyptien de la bourgeoisie et de la classe populaire n'avait qu'une seule femme ; seuls les riches et le Pharaon possédaient un harem parmi lequel seule la femme légitime jouissait de certains droits.

Le harem royal se composait de trois à quatre cents femmes. Souvent, la plupart de celles-ci étaient amenées de pays étrangers, surtout à la suite des mariages d'alliance que contractaient les Pharaons en vue de resserrer les liens entre l'Egypte et les pays asiatiques. Le nombre des suivantes attachées aux princesses étrangères était devenu, par là même, considérable.

Pour diriger ce harem, on avait créé un poste dont la charge revenait à un homme portant le titre de « chef décoré de l'abeille ». Les inscriptions funéraires le mentionnent avec orgueil et le citent comme celui qui « conduisait des millions de femmes à l'amour ». Ensuite venait le « denu », sorte de sous-intendant du gynécée. C'était une personne qui était toujours coiffée d'une longue perruque et vêtue d'une large tunique plissée. Cette personne commandait à une foule d'« ubu » ou officiers qui pouvaient approcher les femmes du harem ; ils étaient tous des eunuques. Enfin venaient d'autres sous-intendants de moindre importance qui vaquaient aux exigences matérielles de cette « maison d'amour ».

Lorsque le Pharaon, fatigué de rendre les honneurs divins au temple, voulait se délasser, il se retirait dans ses appartements privés : le harem. Il dépêchait son « chef décoré de l'abeille » vers ses femmes pour les préparer à le recevoir. Les dames faisaient alors leur toilette ; autour d'elles s'empressaient une nuée de jeunes servantes pour les aider à se coiffer, à se parfumer et à se parer. La grande salle de réception était prête à recevoir le souverain : buffets chargés de victuailles, corbeilles de fruits à terre, fleurs dans les vases.

Le Pharaon faisait alors majestueusement son entrée au milieu de cet essaim de beautés représentant tous les pays de l'Orient ancien. Autour de lui s'empressaient les jeunes femmes pour lui faire oublier quelque peu les lourdes charges du gouvernement. Elles étaient nues, ou faisaient voir leurs formes sous des étoffes tellement légères que les étrangers les appelaient « air tissé ». Les lèvres étaient peintes de carmin et les yeux soulignés d'un trait de kohol qu'on prolongeait sur les tempes jusqu'à la rencontre des cheveux. (Ce kohol était un mélange d'antimoine et de charbon broyé très fin.) Leurs cheveux étaient graissés, huilés d'onguents parfumés, parfois teints en bleu ; ils leur descendaient sur les épaules en cordelettes très fines terminées par des boules en métal précieux. Les ongles des pieds et des mains étaient colorés de carmin. C'est à croire que la civilisation moderne n'a rien créé...

Les unes apportaient des fleurs de lotus au Pharaon dont l'odeur flattait ses narines ; d'autres installaient devant Sa Majesté le traditionnel jeu de damier dont les jolis pions de terre cuite émaillée o la forme de têtes de chiens et de chaca Pharaon avait pour partenaire une jol princesse à la coiffure dénouée dans l quelle l'or s'opposait à l'ébène. Derriè le Pharaon se tenaient deux jeunes fill qui agitaient les grands chasse-mouche

Au second étage du palais se trouvaie les petites chambres peintes dont le for était formé d'une alcôve au-dessus de l quelle étaient peintes les éblouissant ailes largement éployées d'un vautour ro yal. L'intérieur était meublé d'un diva aux coussins multicolores. C'était là qu le Pharaon devait honorer les princess de ses bontés.

En été, c'était dans le fameux kiosqu égyptien, soutenu par des colonnes lot formes de couleur jaune, verte et roug et bâti au milieu d'un vaste bassin, que Pharaon se retirait avec ses danseuses ses chanteuses. Le roi passait la nuit boire pendant que les danseuses évoluaier devant lui. Parfois, c'était une chanteus qui, d'une voix mélodieuse, entonnait un vieille mélopée accompagnée souvent d'u harpiste et d'une flûte : « Si je suis dan les bras de la bien-aimée, je suis ivre san bière... »

Les caricaturistes de la XIXe dynasti sous Ramsès III nous ont représenté l roi au milieu de son harem : le Pharao est figuré sous la forme d'un lion, ses fem mes en gazelles et ses fils en oies (on sai que le mot « oie » veut dire fils, en an cien égyptien). Les précepteurs de se enfants et les eunuques du gynécée son représentés par des chiens et des chats

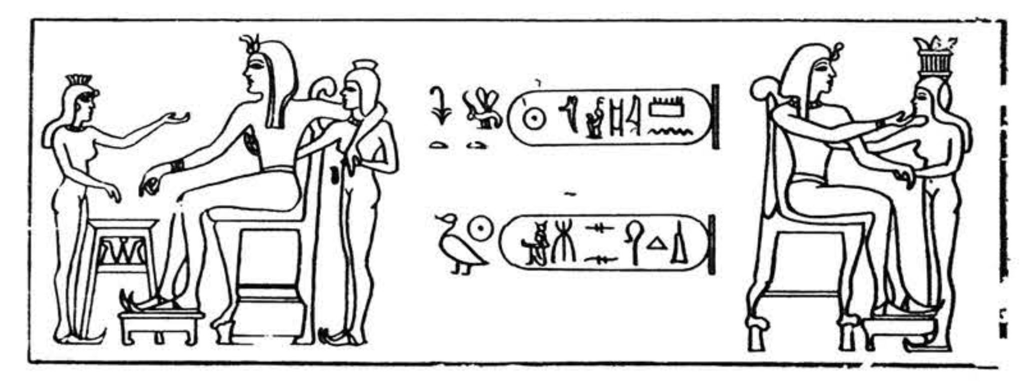
Le harem n'était pas toujours dans ce état de joie et de gaieté. La jalousie, l'am bition étaient souvent la source de dra mes qui se jouaient dans l'ombre. Maint exemples nous furent conservés dans le papyrus découverts. Tout d'abord, la rei ne Amasi tenta d'empoisonner le pharaor Ounas.

Le second et plus grand exemple est le complot ourdi contre Ramsès III. Il s'a gissait de tuer le Pharaon et de placer sur le trône un de ses fils, Pentaourt, que le roi avait eu d'une concubine du nom de Tyi. Le prince était aidé par de grands officiers du palais et des femmes du harem. Le complot fut découvert et les conjurés furent condamnés les uns à mort au pal, à la pendaison ou au suicide ; les autres, plus infimes seigneurs, eurent le nez et les oreilles coupés.

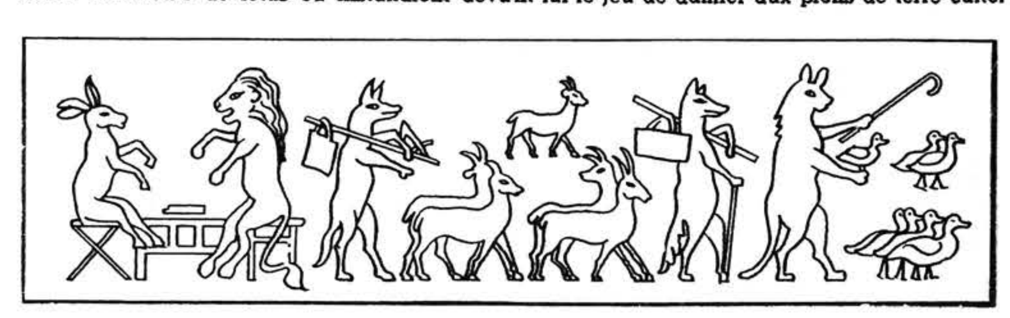
« Garde-toi de la femme du dehors » conseillait le sage Ani, mais c'étaient des femmes du harem qui complotaient contre leur souverain. La cause en était, la plupart du temps, que chaque concubine souhaitait ardemment un héritier qui serait peut-être l'héritier du trône. De là toutes ces intrigues, tous ces complots et tous ces rapts d'enfants qui noircissaient l'atmosphère des harems royaux.

C'étaient des nuages qui passaient et voilaient pour un moment les rayons des plaisirs et de la joie. Le proverbe « Après la pluie, le beau temps » a existé dès la création de l'univers. Les joies, les rires, les chants, interrompus pour un moment, emplissaient de nouveau le palais et tout s'oubliait. Il ne restait plus pour ces jeunes princesses que les joies renouvelées de la vie.

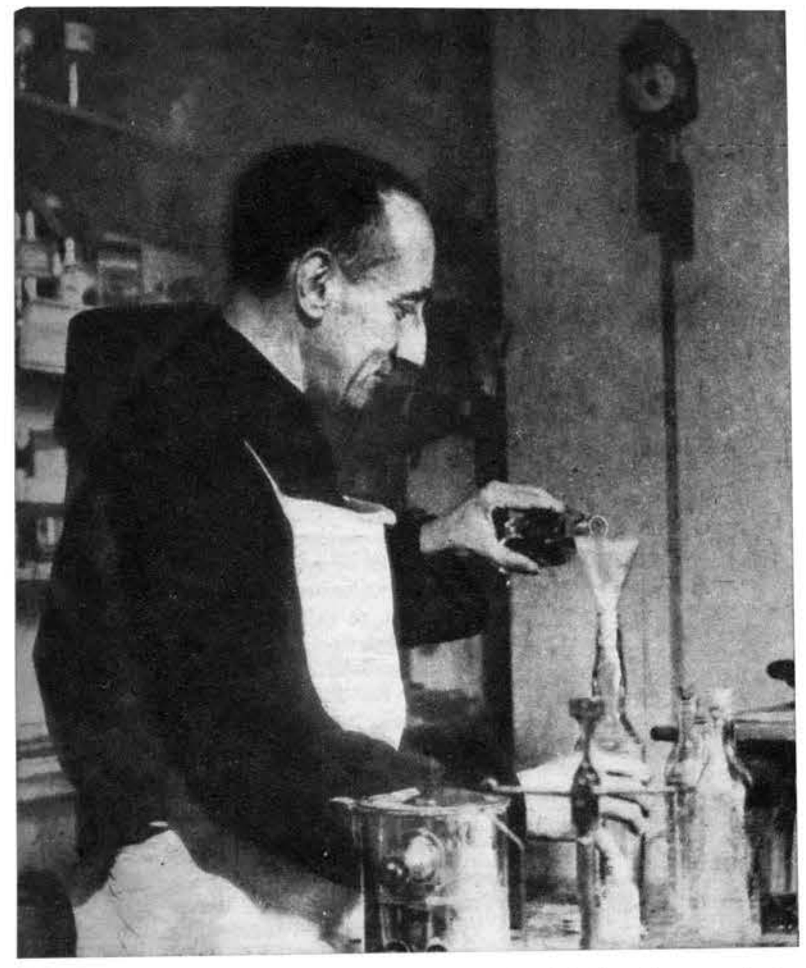
MOHAMED ALI KAMY



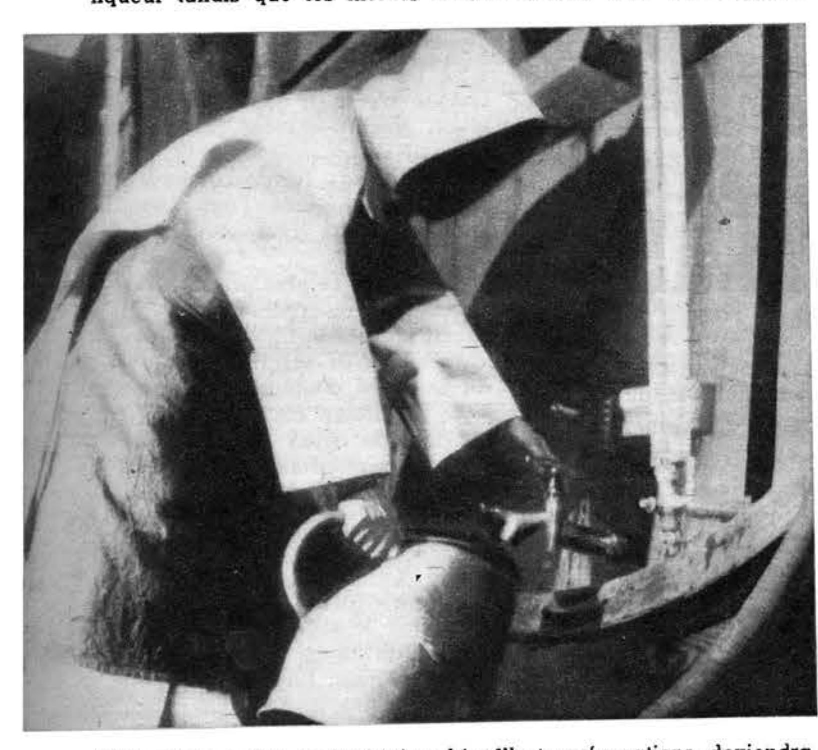
Ramsès III dans son harem, d'après une fresque tombale de Thèbes. Ses femmes lui apportaient des fleurs de lotus ou installaient devant lui le jeu de damier aux pions de terre cuite.



Caricature de la XIXe dynastie, représentant Pharaon (le lion) au milieu de ses favorites (les gazelles). Les eunuques du harem sont représentés par des chiens et des chats.



Dans son laboratoire, le frère apothicaire fait les dosages de la liqueur tandis que les moines sont au travail dans la distillerie.

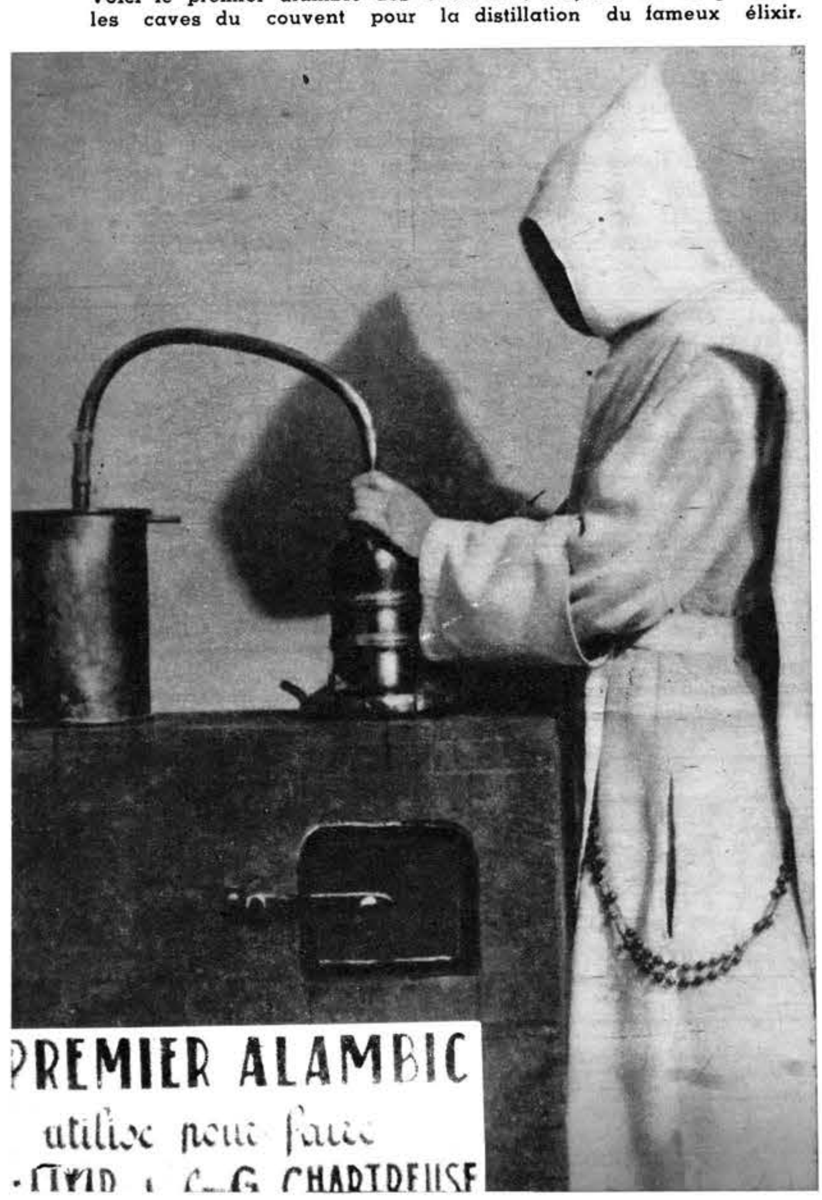


L'alcool de ce fût, après avoir subi mille transformations, deviendra une liqueur idéale : la chartreuse verte, jaune ou blanche.

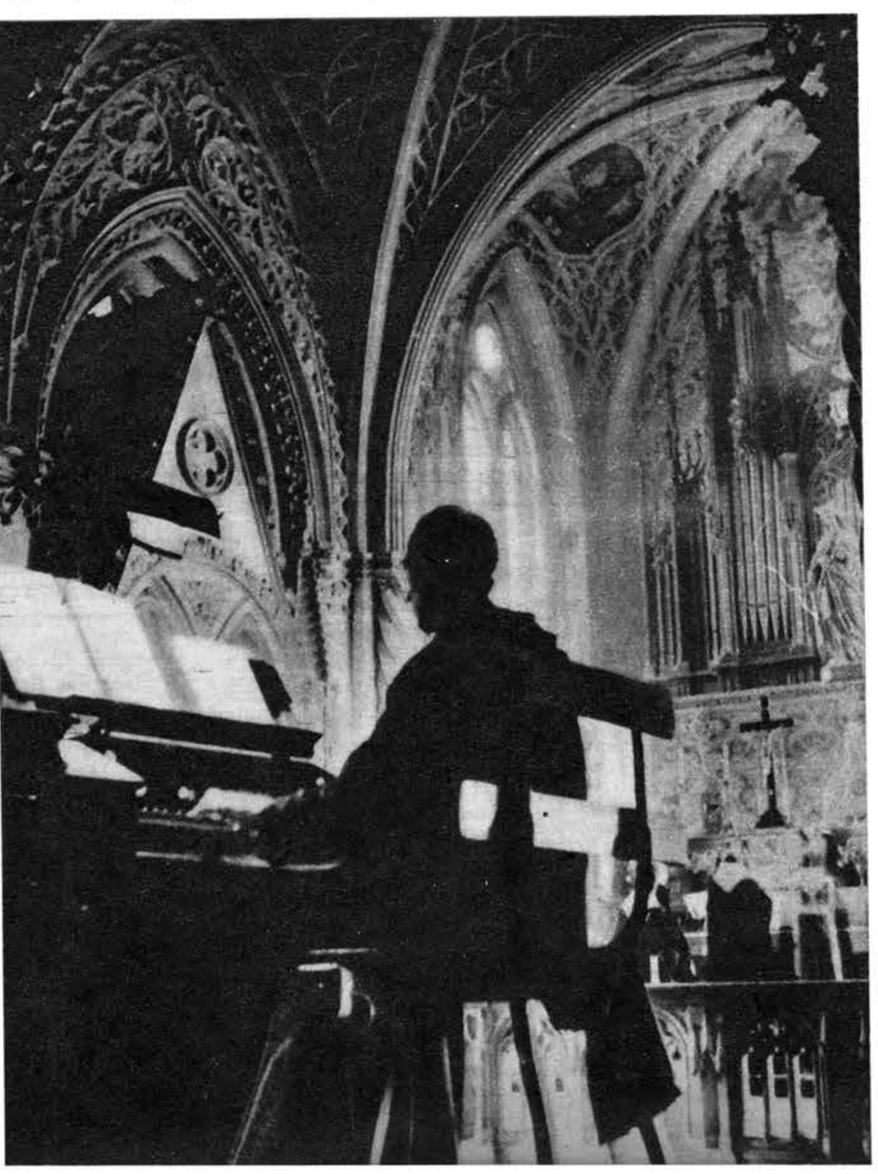


Symbole de la vie monastique, la cloche en marque toutes les étapes. Le célèbre monastère a été fondé en 1084 par saint Bruno, dans une vallée des Alpes. Les moines vivent de la fabrication de la liqueur qui porte le nom de leur ordre.

Voici le premier alambic des Chartreux, toujours en usage dans les caves du couvent pour la distillation du fameux élixir.



Un religieux devant l'harmonium durant l'office divin. Les Bénédictins partagent leurs journées entre la prière à la chapelle et le travail intellectuel.



CHARTRE[...] et Bénédict[...]

La France demeure le centre d'une [...] intime qui se manifeste sous différent[...] nous connaissons Lourdes, Lisieux, les a[...] fices des vastes cathédrales gothiques, [...] des églises de campagne, nous igno[...] ceux qui, retranchés du monde extérie[...] dans la paix, le travail et la contempla[...] de Dieu et de la sagesse.

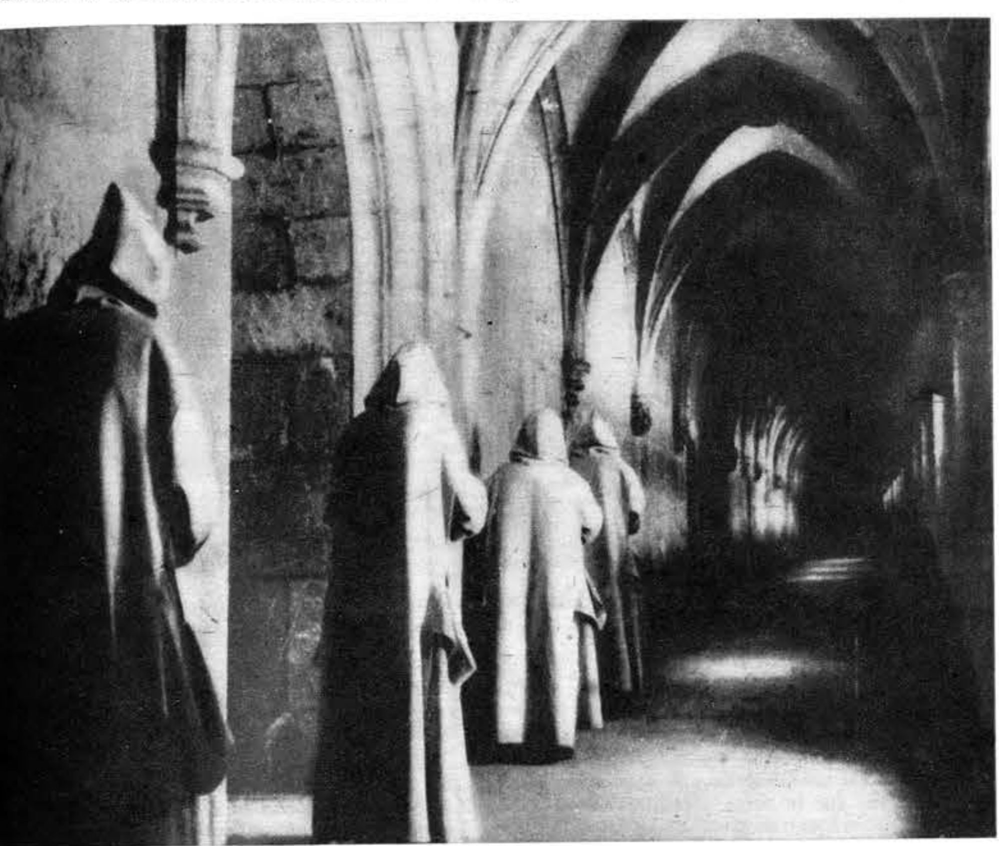
Deux grands ordres monastiques, l[...] et les Bénédictins, représentent la tradi[...] re intimement liée à la vie et au pres[...]

Leur vie exprime l'effort inlassable d[...] n'arrivent pas à ébranler les fluctuatio[...] de déséquilibré. Les Bénédictins par[...] journées entre la célébration solennell[...] divin et les occupations intellectuelles [...] rence des Trappistes qui s'adonnent su[...] vail manuel. Comme les Trappistes, le[...] vivent en communauté, mais chacun [...] sa cellule dans laquelle il travaille et p[...] de la nuit. Au contraire, les Chartreu[...] vie solitaire et ne se réunissent que rare[...]

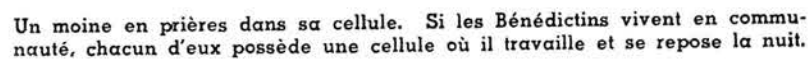
Après maintes vicissitudes, l'ordre [...] été réorganisé par le pape Léon XII[...] est divisé en 15 congrégations, dont [...] nues sont celles du Mont-Cassin en I[...] au cours de cette guerre) et de Solesm[...] Les Bénédictins français, restés fidèles [...] de leur ordre, ont exercé surtout une [...] cisive sur la réforme du chant grégo[...] ils se sont spécialisés, avec les Chartre[...] brication d'une célèbre liqueur arom[...]



Dans un site agreste des Alpes, les Chartreux s'adonnent au plaisir du jardinage. Ces moines sont de fameux herboriseurs. Ils se sont ainsi spécialisés dans la fabrication d'une liqueur



C'est l'heure de la prière. Sous les voûtes du cloître, les moines s'en vont vers la chapelle. Le couvent séculaire est situé aux pieds des Alpes, dans un des sites les plus pittoresques.



Un moine en prières dans sa cellule. Si les Bénédictins vivent en communauté, chacun d'eux possède une cellule où il travaille et se repose la nuit.

UX
t
ins

vie religieuse
s aspects. Si
admirables of-
la simplicité
rons souvent
eur, trouvent
ation, la voie

es Chartreux
ition millénai-
tige français.
'hommes que
ns d'un mon-
rtagent leurs
le de l'office
s, à la diffé-
urtout au tra-
s Bénédictins
d'eux possède
rend le repos
x mènent une
ement.
bénédictin a
l en 1893. Il
les plus con-
talie (détruite
nes en France.
à la tradition
influence dé-
rien. De plus,
ux, dans la fa-
etique.





La guerre est finie !

En ce jour du mois d'août de l'année 1945, les membres du S.C.P.E.I.P. (lisez Syndicat Commercial Pour l'Exploitation Intensive du Public) se réunirent au siège de leur syndicat, sis rue.... dans ce local quelque peu mystérieux où ne pénètrent que les détenteurs d'une carte d'affilié dûment datée, signée et estampillée de mille manières.

— Messieurs, dit le Président en ouvrant la séance, la situation est, pour nous, grave, très grave et je vous ai réunis d'extrême urgence pour en discuter.

« Les nouvelles qui nous arrivent sont inquiétantes... Que dis-je, inquiétantes ?... Elles sont désastreuses, catastrophiques ! On signale que l'U.R.S.S. a déclaré la guerre au Japon, que l'Amérique a découvert une sorte d'obus qui pourra, par je ne sais quel procédé de bombardement de l'atome dans un jeu d'uranium, démolir une ville l'effacer de la carte en moins de temps qu'il ne nous faudrait pour discuter une affaire au marché noir. »

— Alors ? dit un membre qui n'y était pas tout à fait, en allumant son cigare par le mauvais bout. Alors ?

— Alors, Messieurs, c'est très simple. L'U R.S.S. attaque le Japon, l'Amérique le désagrège... et c'est la Paix... LA PAIX avec toute son horreur, toutes ses conséquences pour nous.

— Il faut espérer, interrompit un autre membre, que le Japon tiendra encore pendant cinq. ou six mois... le temps pour nous de **réaliser.** Ce peuple est imprégné d'un fanatisme mystique, d'un orgueil incommensurable. Il résistera.

Le Président regarda d'un oeil méprisant cet optimiste à la manque.

— Ce n'est pas mon avis. La paix nous menace. Elle est à nos portes et nous sommes condamnés. Finis les bénéfices au rythme rapide, réalisés sans efforts, sans soucis. Nous n'avions qu'à attendre le client... Il s'était habitué à venir à nous, humble, suppliant et d'autant plus avide d'**avoir** que nous étions peu empressées à donner.

« Grâce, on peut le dire, à notre magnifique esprit d'organisation, d'entente et d'initiative, et en dépit de toutes les proclamations, nous avons accompli des merveilles. Non seulement la marchandise de l'étranger, mais également la production locale a fait des sauts successifs devant lesquels la tarification officielle reste encore étonnée.

« Grâce à nous, les chaussettes fabriquées sur place par nos ouvriers, avec du coton de chez nous, ont **décuplé** de prix. Grâce à nous, la pastèque a atteint le chiffre de 30 piastres, le pigeon a rattrapé la dinde, la tomate le rubis. La pomme de terre s'est aristocratisée, l'oignon a vu monter son odeur. Le citron a été traité à la pièce et le vin, le petit vin blanc venu du désert, s'est vendu deux fois plus cher que le **Graves** le plus supérieur, sans que les buveurs en perdissent la tête. »

— Et les cacahuètes ?

— Oui, les chères cacahuètes achetées à la tonne et revendues par paquets de dix grammes comme des pastilles de luxe. Combien d'immeubles ne leur doivent-ils pas leur existence ! ! !

— Et moi, gémit un membre, moi qui venais à peine de lancer le V-2, un digestif à base de concombres et de mélasse ? Mes bouteilles ne résisteront pas devant le flot des liqueurs d'Europe.

— Parlons-en de vos liqueurs, répliqua un autre. Moi, j'avais acheté au prix fort des **Nylon** qui avaient vingt fois changé de... mains avant de finir dans mon dépôt. J'avais l'espoir de les voir atteindre le prix de 20 livres la paire. Vous verrez que les Américains nous en enverront des pleins chargements sitôt la guerre finie. Ces gens-là manquent de mesure.

— Et mes savons AVEC TOI pour lesquels j'ai signé un contrat de publicité de 17.500 lignes au prix majoré ?

— Messieurs, dit le Président en agitant la sonnette... ne laissons pas la question s'égarer sur le terrain personnel, où chacun de vous va, nous le savons, affronter des risques. Mais examinons avec sang-froid les mesures d'ensemble que nous devons prendre pour remédier à cette terrible situation dans laquelle nous a mis l'évolution rapide, stupide, insensée des événements. La guerre est le plus terrible des maux... quand elle s'arrête.

« Il me semble que nous devrions avant tout nous préoccuper d'organiser une campa gne intense pour inculquer au public l'idé que, la guerre finie, les prix ne bougeron pas... Il y a des usines détruites, l'Europe reconstruire, quarante millions de soldats dé mobilisés à habiller, les malheureux des ar ciens T.O. (territoires occupés) à alimente L'adaptation de l'industrie de guerre à l'ir dustrie de paix exigera du temps, beau coup de temps. D'ailleurs la Bourse se tier bien, et la Bourse est un thermomètre qui acquis ses titres. Il s'agit, en somme, c **gagner** du temps.

« Notre secrétaire général va donc vou soumettre le rapport qu'il a préparé à ce su jet. La parole est à Monsieur Kupide. »

Mais au moment où Monsieur Kupid ayant ajusté ses lunettes, se levait, la por s'ouvrit brusquement et un inconnu en tenu officielle faisait son entrée devant les mem bres surpris. Il agitait la collection des jou naux du soir en hurlant : « La guerre e finie !... et votre syndicat est par terre. Vou n'avez plus, Messieurs, qu'à disparaître.

Le premier moment de stupeur passé, Président s'adressa furieux à l'inconnu :

— Mais qui êtes-vous, Monsieur ? Et c quel droit venez-vous nous interpeller ainsi

— Qui je suis, Monsieur ? La pauvreté e redingote... mais aussi le représentant de foule, le client anonyme, tondu à longue de journée. De quel droit je viens ici ? D droit que vous m'avez donné en m'exploita pendant 2.157 jours, honteusement, sans p tié, la guerre n'ayant eu pour vous qu'u idéal... celui de satisfaire vos appétits c compte et au mépris du nôtre.

— Sortez, Monsieur.

— Non, Messieurs, je ne sortirai pas ava de vous dire que votre heure est finie ave l'heure de Hirohito Finie, finie !

« Nous allons enfin dresser la tête. No allons pouvoir nous habiller, manger, boir sans avoir à nous soumettre à vos exigence C'est vous qui courrez maintenant apr nous, et vous connaîtrez enfin la valeur c la livre. Nous nous payerons le luxe c **choisir**... le tissu d'un complet, la marqu d'un whisky, la couleur d'une chemise, dessin d'une cravate. Pouvoir choisir... po voir hésiter... une joie à laquelle nous n' tions plus habitués. Maintenant nous allo nous payer le plaisir de choisir, d'hésiter, c refuser et de vous dire **zut** à tous les cou sans risquer les représailles de votre sacr omnipotence. Et en disant **zut**, je suis poli.

— Monsieur, sortez.

— Non, Messieurs, je ne sortirai pas ava de... avant de...

Et l'inconnu, épuisé par six années de te sion, s'écroula comme une masse sur la t ble du Conseil.

●

Le lendemain, les journaux annonçaie qu'un inconnu atteint de troubles menta avait envahi la salle du Conseil de la S. P.E.I.P. en proférant des menaces de mo contre les membres présents. Rapideme maîtrisé, il fut hospitalisé dans une maiso de santé, et la S.C.P.E.I.P., **fidèle à ses pri cipes d'humanité**, avait décidé de particip pour moitié aux frais de son hospitalisatio

L'histoire ne dit pas qui paiera l'aut moitié.

J. A.-N.



Comment la Paix est accueillie par les membres du S.C.P.E.I.P. (lisez Syndicat Commercial Pour l'Exploitation du Public).

LA BANQUE D'ANGLETERRE

Il n'y eut aucun murmure à la Chambre des Communes lorsque le discours du Trône annonça que le nouveau gouvernement avait l'intention de nationaliser la Banque d'Angleterre, écrit H. Norman Smith, député travailliste.

Possédant le privilège d'émettre des billets de banque et de prêter de l'argent contre des bons du Trésor gouvernementaux, la Banque d'Angleterre est en mesure d'augmenter ou de diminuer, presque à sa guise, le montant de l'argent en circulation dans le pays. En variant le volume des réserves se trouvant entre les mains des banques commerciales ordinaires, elle peut amplifier ou diminuer la quantité des dépôts en banque et des billets possédés par la nation tout entière.

Pendant des siècles, le droit de frapper monnaie a été jalousement gardé comme une prérogative d'Etat ; mais dans les conditions modernes, l'argent liquide n'est que la « petite monnaie » des milieux commerciaux. Pratiquement, toutes les sommes qui changent de titulaires, au cours des opérations industrielles et commerciales de la nation, sont constituées non en argent ou même en billets, mais en dépôts de banque circulant d'un compte à l'autre sous forme de chèques.

L'habitude d'employer des chèques, qui remonte à peine à une centaine d'années, est plus développée en Grande-Bretagne que partout ailleurs, exception faite peut-être des Etats-Unis. La véritable puissance financière appartient donc à celui qui a le pouvoir de créer des dépôts par un simple jeu d'écritures et d'échanger ces dépôts contre un actif portant intérêt. Ce pouvoir, qui a remplacé en importance l'ancien pouvoir de frapper monnaie, est exercé en Grande-Bretagne par la Banque d'Angleterre. En la nationalisant, le gouvernement travailliste soustrait aux Conservateurs la souveraineté économique du Royaume-Uni et la confie au Parlement.

Ainsi donc, le Parlement seul, et non le gouverneur de la Banque d'Angleterre, aura à l'avenir le pouvoir de transformer la structure de la vie économique de la nation. Il ne fait aucun doute que, durant les périodes d'entre les deux guerres, le véritable gouvernement de l'Angleterre se trouvait non pas à Westminster, siège du Parlement, mais à quelques kilomètres plus loin, dans la grise cité de Londres où se trouve la Banque d'Angleterre.

Mais ce qui importe le plus maintenant, c'est de savoir non pas qui possède la Banque, mais qui la contrôle. Durant des générations, le contrôle effectif de cette institution a été entre les mains d'un petit groupe de banques commerciales de la cité de Londres parmi lesquelles on peut nommer les Barings, les Grenfells, les Goschens, les Hambros et les Lazards. Traditionnellement, chacune de ces maisons possède un délégué au Conseil de la Banque ou à sa direction. La Banque elle-même est une compagnie privée et non publique, ce qui signifie que les noms de ses actionnaires sont gardés secrets. Son capital n'est pas très important.

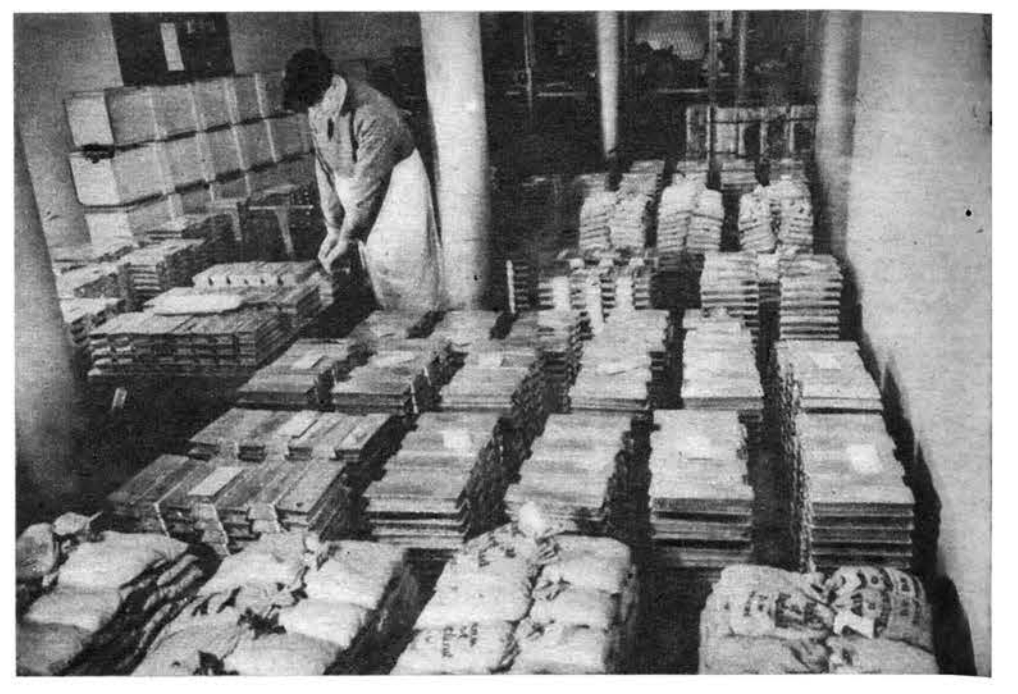
Le noyau de son Conseil s'appelle le « Comité du Trésor », un groupe tout à fait secret dont les noms des membres n'ont jamais été divulgués ; ce groupe est censé être constitué par le gouverneur, le sous-gouverneur et sept membres.

Le Conseil de la Banque a toujours eu des relations très étroites non seulement avec les grandes maisons financières, mais aussi avec des compagnies d'assurances et des banques d'outre-mer.

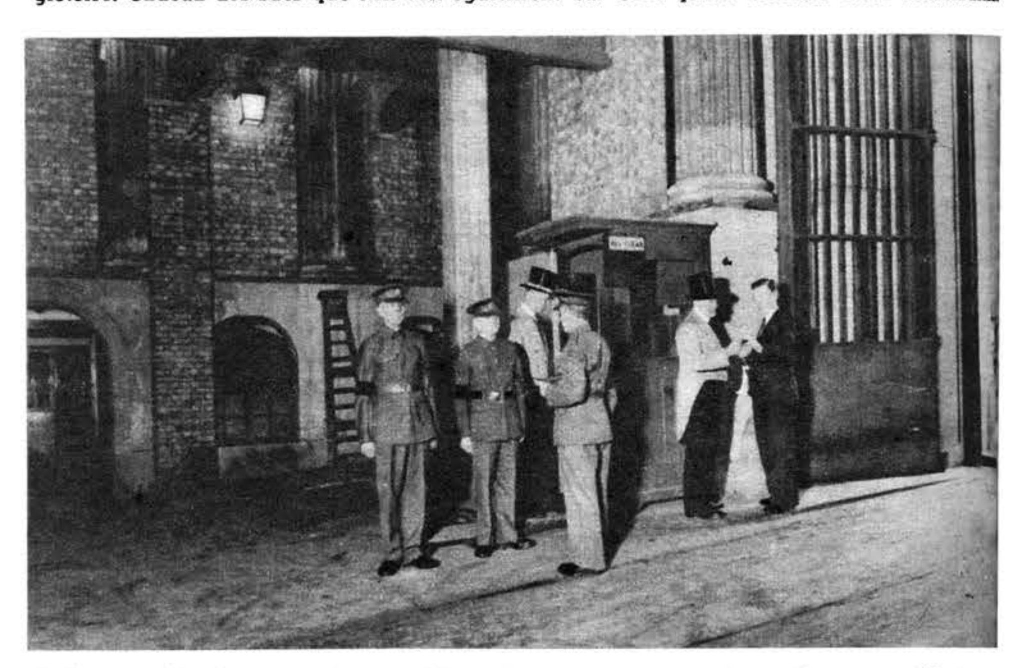
Il faut remarquer que ces influences s'exercent toujours en faveur d'un développement du commerce international plutôt qu'en faveur de l'industrie ou de l'agriculture britanniques.

Plusieurs fois des décisions importantes pour l'existence du peuple anglais ont été prises en secret par des personnes irresponsables qui s'intéressaient davantage aux pays lointains qu'aux différentes régions britanniques. Souvent, durant les périodes de paix, la Banque usa de son pouvoir d'accorder des prêts internationaux, pour poursuivre une politique étrangère différente de celle poursuivie par le gouvernement du moment. Hitler en particulier fut soutenu durant les premières années de sa dictature grâce à la puissance financière de la cité de Londres, mise à sa disposition par la Banque d'Angleterre.

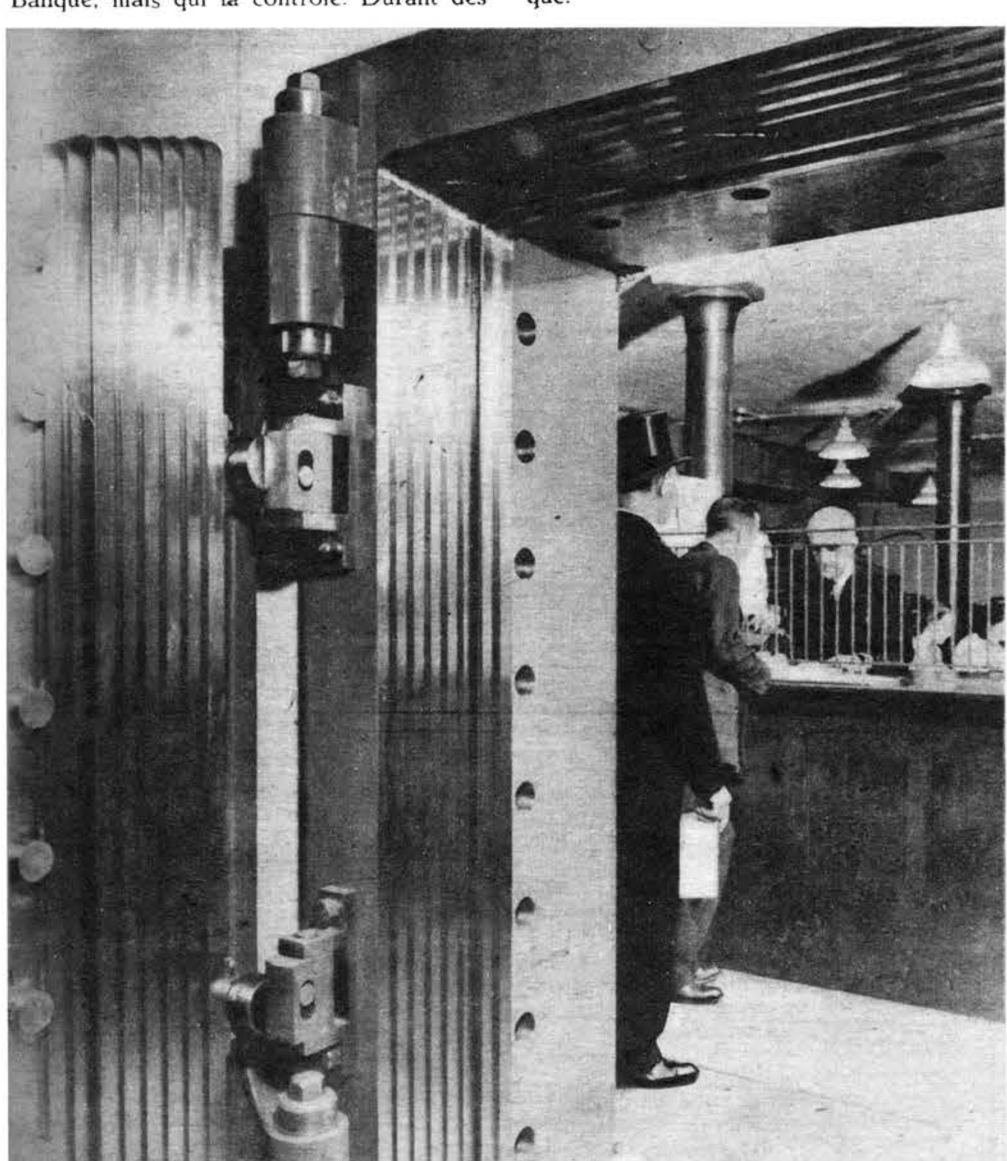
A l'avenir, le contrôle effectif passera entre les mains du gouvernement et la politique de la Banque sera surveillée tout le temps par les membres de la Chambre des Communes. En termes concrets, cela signifiera que le développement industriel du pays sera fait suivant les besoins de l'intérêt public et non suivant des motifs dictés par un profit capitaliste quelconque.



Des lingots d'or sont entreposés dans les sous-sols aux murs blindés de la Banque d'Angleterre. Chacun des sacs que l'on voit également sur cette photo contient 1.000 souverains.



La Banque d'Angleterre est bien gardée. Nuit et jour, un corps de garde en surveille toutes les entrées et sorties. Cette photo d'une des portes a été prise au cours de cette guerre.



Une vue de l'intérieur de la Banque d'Angleterre à travers une des puissantes portes de fer de la section des titres et valeurs. Tout argent déposé est enfermé sous triple serrure.

COMMENT ELLE EST NÉE

• Quand le roi Guillaume III et la reine Mary montèrent sur le trône d'Angleterre en 1689, ils se trouvèrent en face d'une situation politique et financière désastreuse... La guerre avec la France faisait rage, et des troubles sérieux se développaient tant en Ecosse qu'en Irlande... Quant au revenu national, il ne dépassait guère la somme de £ 1.700.000 (dont plus d'un million était requis pour les frais des forces armées de la Couronne).

Divers efforts en vue d'augmenter ce revenu en majorant les taxes avaient échoué lamentablement... Le roi fut donc forcé de quémander un prêt de la cité de Londres... Il y parvint difficilement. On lui prêta la somme de £ 100.000, mais en échange de commissions et d'intérêts qui atteignirent près du tiers de la somme empruntée... Cela ne suffit pourtant pas ; il lui fallait, coûte que coûte, trouver un million quelque part.

C'est alors qu'un certain William Paterson fit son apparition avec, dans sa poche, une offre ingénieuse. Paterson soumit au roi un projet d'après lequel il mettait à la disposition du gouvernement britannique la somme de £ 1.200.000 à titre de prêt... En retour de ce signalé service rendu au pays à un moment critique de son histoire, les souscripteurs du prêt réclamaient la permission de constituer une corporation qui porterait le titre « Le gouverneur et la compagnie de la Banque d'Angleterre » et aurait le droit d'effectuer des transactions avec des actions ou de l'or et d'émettre des banknotes jusqu'à la limite de son capital total.

• Cette proposition ayant pour but de priver l'Etat de son droit souverain d'émettre des billets de banque, pour le passer à une corporation privée, souleva une grande vague de protestations et d'alarme parmi le public. Mais Guillaume III, qui y tenait beaucoup, camoufla ce projet en un « Tonnage Bill » dont le préambule était ainsi rédigé : « Un décret accordant à Leurs Majestés le droit de prélever des Taux et des Droits sur les tonnages des Bateaux et Vaisseaux ainsi que sur la Bière, l'Ale et autres Liqueurs, pour allouer certains Avantages et Récompenses, dans ce décret susmentionné, à telles Personnes qui se sont offertes volontairement à avancer la somme de quinze cent mille livres sterling en vue de poursuivre la guerre contre la France. »

Ce décret ne fut voté qu'après beaucoup de difficultés et avec une minime majorité de douze voix seulement... Le Conseil Privé de la Couronne lui-même ne céda qu'aux démarches pressantes de la reine... Et le 24 avril 1694, le décret eut force de loi...

• Dans son livre « Londres », Paul Morand écrit :

« La Banque d'Angleterre est restée ce qu'elle était à sa naissance : une institution privée, un agent financier agissant aussi pour le compte du gouvernement. Le premier directeur était fils d'un Français réfugié et se nommait Houblon. Il innova peu, se contentant d'organiser sa Banque sur le modèle de celles de Genève et d'Amsterdam...

« ...La Banque d'Angleterre a ses traditions : tout argent déposé est enfermé chaque soir sous triple serrure, dont chacun des trois directeurs a la clé. La « vieille dame de Theadneedle Street » reçoit peu de dépôts. C'est une Banque des banques. Elle entasse moins de papier que la Banque de France, puisqu'il existe par ailleurs un marché d'escompte et que seize maisons s'interposent entre les banques et elle.

• « La Grande-Bretagne a été deux fois conquise, à travers son histoire, a écrit Harold Laski en 1940. La première fois, ce fut en 1066, par Guillaume le « Normand », et la seconde, ce fut en 1931, par Montagu « Norman ».

En effet, le règne de Montagu Norman, qui dura 24 ans, fut sans précédent dans l'histoire de la Banque d'Angleterre... On lui reprocha entre autres d'avoir été l'ami de Schacht et d'avoir concédé des prêts à l'Autriche et à la Tchécoslovaquie, à la veille de leur occupation par l'Allemagne... Mais il n'en resta pas moins le maître tout-puissant de la « Bank of England » jusqu'à l'année dernière où, à l'âge de 73 ans, il démissionna de son propre gré. Il fut remplacé par Lord Thomas Sivewright Catto premier baron Catto de Cairn-Catto.

• L'élection eut lieu suivant le « rite » traditionnel de la « Bank »... Quelques hommes entrèrent un matin d'avril 1944 dans la salle des réunions de la Banque et déposèrent leurs bulletins de vote dans l'urne en verre. Cette urne mesure 16 pouces (40 cm.) de haut et 8 pouces (20 cm.) de diamètre à sa base. Des urnes en verre ont toujours été utilisées dans ce but, et on les trouve même mentionnées dans les clauses du règlement de la Banque, vieux de 200 ans : « Les votes seront reçus jusqu'à ce que l'urne en verre aura été scellée. » La Banque possède trois de ces urnes qui ont été achetées dès les premiers jours de sa fondation.

Cette Semaine...

LETTRES DE MAX JACOB

revue « Valeurs », que publie Etiemble à Alexandrie, a inauguré la col-
n de ses publications en éditant, sous une présentation soignée, des « Let-
à Edmond Jabès » de Max Jacob. Le prestigieux auteur du « Cornet à
avait entretenu une longue et amicale correspondance avec ce poète
pte depuis leur rencontre à Paris vers 1935, correspondance interrompue
ment par la guerre. Le dernier message qu'Edmond Jabès put encore adres-
ar l'entremise du Vatican lui revint avec au dos la mention : « Décédé ».
Jacob venait de mourir, en effet, dans un camp de concentration où, mal-
on âge et sa mauvaise santé, les Allemands l'avaient écroué, ajoutant son
à la liste glorieuse et funèbre où figurent Saint-Pol-Roux, Benjamin Cré-
et Jean Prévost.

Poète assassiné ». Max Jacob, fantaisiste et fantasque, revit dans ces let-
aujourd'hui précieuses. Elles rappellent ses meilleures proses, ses petits
es aussi, avec leurs phrases pleines de contorsions et d'humilité, cet ac-
aigu et tendre qui ont donné à leur auteur un célèbre aspect mi-figue mi-

sait gré à Edmond Jabès et à Etiemble d'avoir livré à la publication cette
spondance qui éclaire d'un vif jour la chère figure de Max Jacob dont l'in-
ce a été des plus grandes sur la poésie moderne de ces trente dernières
es. — J. M.

LIVRE D'OR DE « LA RÉFORME »

ur célébrer son jubilé, notre confrère alexandrin « La Réforme » vient de
ier un gros ouvrage qui est le bilan de ses activités depuis 1895. Il y a, en
cinquante ans que ce journal paraît dans la seconde capitale d'Egypte
l n'a cessé d'enregistrer, véritables annales, les moindres événements.
é par Raoul Canivet, vétéran du journalisme en Egypte, ayant pour
rédacteur en chef Victor Adm. et appartenant au comte Aziz de Saab
ui a donné l'essor que l'on sait, « La Réforme » a été baptisée sous l'égide
Tribunaux Mixtes « alors dans toute leur fleur », raconte en guise d'in-
ction au Livre d'Or l'excellent journaliste Georges Vayssié. Le sommaire
pages qui font suite est des plus fournis : un demi-siècle de vie alexandrine
t passé en revue, depuis l'époque dorée du « Zizinia » dont la scène a vu
gloires comme La Duse, Sarah Bernhardt ou Coquelin, jusqu'à la Bourse
ux grands cotonniers d'aujourd'hui. Des évocations littéraires et artistiques
Théâtre Alhambra par Jean-Athos, par exemple, ou les portraits des poè-
Cavafy, Louis Fléri et René Tasso — sont une précieuse contribution à
toire intellectuelle en Egypte. Dans son Livre d'Or, « La Réforme » a
ement publié d'anciens articles qui ne manquent pas de saveur : ainsi celui,
de 1909, qui relate « le premier vol d'aéroplane en Egypte » : l'appareil,
é par Lierre de Caters, fit un tour de piste au vélodrome de l'Abbassieh
e durée de 4 minutes et 16 secondes !

ource riche de renseignements, le Livre d'Or de « La Réforme » est une
cation à consulter. Nous en félicitons notre confrère auquel nous souhai-
de célébrer le jubilé de diamant.

UE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

ette revue, qui continue avec une fidélité digne d'éloges la publication des
férences qui se donnent dans tout le Proche-Orient, consacre son numéro
uillet au R.P. Gauthier qui a parlé de *Montaigne* à l'Union Française à
nbul, à Vladimir Vikentiev, de l'Institut d'Egyptologie, qui a traité des
iennes *Légendes de la Russie et de l'Extrême-Orient* à Mme Brigitte Schif-
pour son *Mirage de l'Orient dans la Musique Européenne*, et enfin au Dr
ph Bensimon qui a dénoncé *Les Paradis Artificiels*.
eux qui ont assisté à ces conférences, et les autres, aimeront avoir sous la
n ces textes d'un grand intérêt culturel.

POSITION LINA RUSSOTA

ombreux sont les artistes palestiniens qui viennent chercher consécration
Egypte, mais Mme Lina Russota se distingue par la simplicité et la netteté
on talent. Ses œuvres exposées à la galerie Lehmann, à Alexandrie, ne dé-
nt aucune des tendances ultra-modernes dont le goût actuel commence à
détacher. Le classicisme de son dessin, que l'on remarque surtout dans ses
raits, ne l'empêche point de donner un coloris chaud à ses toiles où elle
tout son enthousiasme d'artiste. Ainsi, dans une présentation de livres cen-
aires, le marron du cuir et le bleu soutenu de la reliure indiquent des textes
ont été soigneusement lus en famille. « Ce sont, dit-elle, des livres de
res. »

rrivée en Orient depuis quelques années, les scènes où le pittoresque et
couleur locale lui permettent de faire jouer l'imagination l'attirent ; et elle
ne aux arcades de certains cafés arabes de Palestine une ombre évocatrice.

es paysages des environs de la mer Morte, où la lumière de midi brûle les
tours, montrent qu'elle ne craint pas de recourir aux procédés impression-
es quand, seuls, ils peuvent reproduire des détails et des couleurs qui, pour
voyageur attardé, ne contiennent qu'inhumaine monotonie et silence. — A. H.



BRODEUSES DE SIBÉRIE

**Ces deux ouvrières habiles finissent de broder une paire de chaussu-
res fourrées et de gants. Elles habitent Kvassugui, en Extrême-Orient
soviétique. L'aînée fume la pipe comme un Cosaque, mais elle manie
l'aiguille comme une première main de la rue de la Paix à Paris.**

LE Chapitre de l'EAU

Kiraz

— Voulez-vous faire la queue comme tout le monde ?

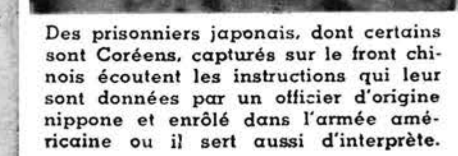
— Je te disais bien qu'on l'avait laissé hier au tonneau !

— Pouvez-vous nous dire où se trouve la « baie des amoureux » ?

— Peut-être allons-nous un peu trop vite...

(Par KIRAZ)



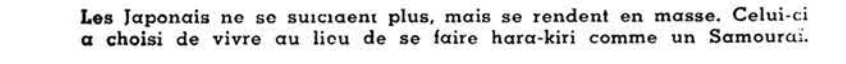


Des prisonniers japonais, dont certains sont Coréens, capturés sur le front chinois écoutent les instructions qui leur sont données par un officier d'origine nippone et enrôlé dans l'armée américaine où il sert aussi d'interprète.



PRISONNIERS JAPONAIS

Maintenant que le Mikado a ordonné à ses troupes de déposer les armes, les Japonais se rendent en masse aux Alliés sur tous les fronts de Chine, de Birmanie, de Malaisie et du Pacifique. Ils sont aussitôt conduits dans des camps d'internement tandis que les prisonniers alliés, au nombre de 36.000 et se trouvant dans les îles japonaises, viennent d'être enfin libérés. Les Japonais ont reçu l'ordre d'oublier « leur embarras » et de s'atteler « à la tâche de reconstruire leur pays ». Voici quelques photos les montrant après leur reddition : ils ont, pour la plupart, quitté l'uniforme et vivent demi-nus derrière les barbelés. Quelques-uns se sont déjà passé le kimono de la vie civile enfin revenue.



Les Japonais ne se suicident plus, mais se rendent en masse. Celui-ci a choisi de vivre au lieu de se faire hara-kiri comme un Samouraï.

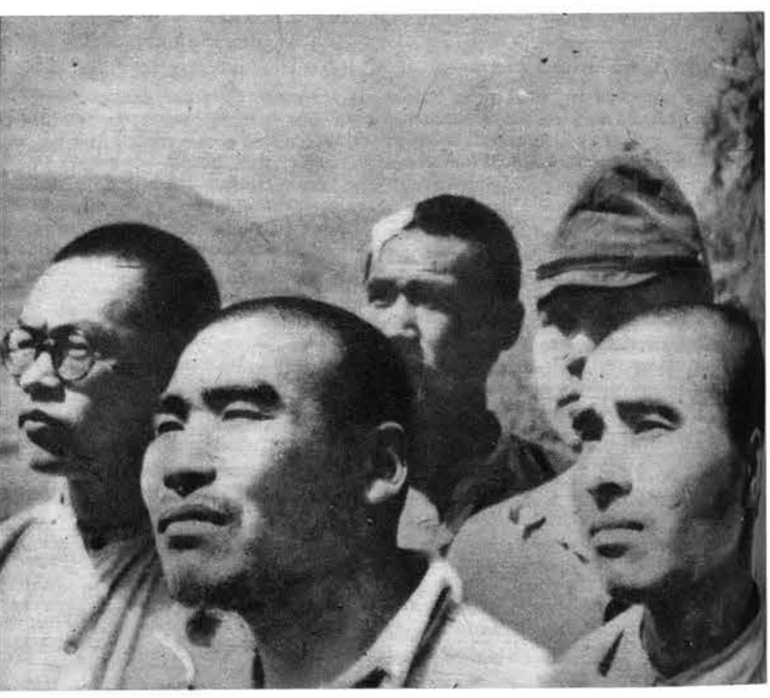
Ces marins japonais d'un navire coulé reçoivent leur nourriture à bord du croiseur américain qui les a sauvés.



Un officier japonais capturé (à gauche) est interrogé. Il fournira des renseignements au commandement américain sur les forces de sa zone.



En vue de l'île Aka, un interprète, muni d'un haut-parleur, invite la garnison japonaise à se rendre, toutes les hostilités ayant enfin cessé.



Quelques visages typiques de Japonais qui se sont rendus aux Chinois tandis que leur armée battait en retraite aux environs de Tchin-Kiang.

Ces marins japonais ont été capturés à Okinawa au cours des dernières 24 heures de la bataille qui ont précédé la reddition du Japon.





Voici un chapeau de feutre gris à petit bord et double calotte dont la première sert de base à l'autre, plus haute



Un immense chou en taffetas noir et jaune surmonte un béret qui s'incline sur l'œil droit. C'est une coiffure Molho.

FEMINITES



Rien de plus gracieux que ce bonnet de velours baptisé « Régence » qu'on porte un peu en arrière, à la manière américaine. Il est garni d'un motif également de velours. Ce chapeau fait jeune.

CHOISIR UN CHAPEAU !

Avec la paix revenue, la mode à Londres connaît une renaissance. Voici quelques modèles de chapeaux que propose le goût féminin de la capitale britannique.

Pour une jolie femme, l'acquisition d'un chapeau constitue le tour de force qui complétera son ensemble et la pierre de touche de son élégance. Mais pour une femme d'apparence moyenne, ne possédant pas une grande confiance en elle-même, cet acte est différé aussi longtemps que possible.

Cette appréhension conduit souvent à des résultats malheureux : on achète à la hâte ou, pire encore, le chapeau acquis peut être à la dernière mode sans être adapté aux traits de celle qui le porte, et il porte, de ce fait, tout semblant d'élégance ; tandis qu'avec un peu de réflexion et de soin, une version modifiée de la mode du jour aurait donné l'effet désiré.

La première règle à suivre dans l'achat d'un chapeau est celle de savoir quel est le but de la mode courante, puis de connaître les lois qui gouvernent le choix suivant la forme, la couleur et le contour de chaque visage.

N'achetez jamais un chapeau à la hâte. Ne vous laissez jamais ni impressionner ni persuader par le bagout de la vendeuse. Regardez-vous de face, de profil et de dos, et puis admirez-vous entièrement dans un grand miroir. Faites quelques pas avec votre chapeau sur la tête et rendez-vous compte de l'effet que cela fera.

Essayez de vous décider à l'avance sur le type de chapeau que vous désirez acheter. Une étude attentive des nouveaux styles est nécessaire. Ceux-ci suivent généralement la mode du costume principal. Aujourd'hui, ils ont un aspect nouveau. Tout est mis en œuvre pour donner de l'importance au chapeau et à celle qui le porte en tenant compte de ces coiffures relevées dont c'est la mode en ce moment.

Il y a plus qu'une suggestion de « touche Régence » dans quelques-uns des manteaux d'automne, avec leurs épaules recouvertes d'une cape ; cette allure « Régence » est complétée par l'apparition de « bonnets » en forme de champignons, ornés de rubans de velours ou de petits bouts inclinés en plumes d'autruche. Ces bonnets sont portés légèrement rejetés en arrière pour mieux encadrer le visage.

Une silhouette arrondie trouve son expression dans le populaire béret, dont le contour est maintenant plus haut et plus arrondi, comme un champignon. Ce style sied principalement à la jeune fille, ainsi que les bonnets « Régence », dont plusieurs sont doublés de velours qui donne une blancheur flatteuse à la peau.

Nous revenons à une mode plus féminine, ressemblant à celle qui existait du temps du roi Edouard VII, lorsque le choix d'un chapeau était une chose dangereuse, une œuvre d'art ingénieuse et intéressante, non seulement en elle-même, mais par la dextérité et la tenue qu'elle imposait à celle qui avait le courage de le porter. Aujourd'hui, cependant, nos chapeaux ont plus d'équilibre et plus de solidité, mais ils ne le cèdent en rien à leurs aînés comme beauté du détail et esprit d'invention.

Le trait le plus saillant de la mode est constitué par la « haute couronne » renforcée de garniture. De plus, plusieurs modèles montrent des bords épais.

Rien ne peut être plus féminin que la variété et la combinaison des tissus et des objets employés dans nos chapeaux : du velours, du coton fin pour bonnets de marin, des fleurs, des plumes, des rubans et du tulle. Les effets combinés des plumes et de la fourrure ont été étudiés par Molho, qui a dessiné une petite toque en plumes d'autruche bouclées de couleur turquoise à porter avec un manchon « renard bleu », garni de rubans de satin. Un chapeau à plumes en forme de couronne à bord de velours fait un pendant parfait à deux belles étoles en renard argenté.

Avec le retour des longues robes du soir que l'on voit maintenant dans les hôtels et les restaurants de Londres, les chapeaux de soirée font leur apparition — si l'on peut appeler chapeaux ces créations aériennes faites de tulle, de fleurs et de sequins. Ces joujoux délicats reposent légèrement sur la tête ou font partie de la coiffure.

Pour les dames plus âgées ou pour celles qui préfèrent un style plus sobre, il y a quelques nouveaux feutres intéressants.

De la confiance en soi et un esprit d'aventure devraient être la règle qui gouverne le choix d'un chapeau, soit qu'on décide de paraître romantique et attirante, soit qu'on désire donner un nouvel effet à sa personnalité.

JOY LINDEN

(Exclusivité « Images »)



Ne trouvez-vous pas d'une exquise féminité cette toque de plumes d'autruche accompagnant un tailleur gris ?



Ce chapeau tout en velours et garni de plumes d'autruche masque à demi le regard. N'est-il pas élégant ?

POUR FAIRE UN LUSTRE

Aimez-vous les lustres ? Aujourd'hui, la mode est à l'éclairage indirect. Mais le lustre est un bel ornement qui a encore ses fervents. Voici le moyen d'en fabriquer un avec le minimum de frais.

•

Achetez trois bandes d'aluminium de 2 mm. d'épaisseur, et ayant 3 cm. de large sur 1 m. 20 de long. Tordez-les en spirales, tout en laissant en leur centre une partie plane. Fixez-les à une rondelle de métal (le fond d'une vieille boîte de conserve, par exemple) à l'aide d'un boulon à crochet que vous passerez par des trous pratiqués au milieu de chaque bande, après les avoir superposés symétriquement (Voir fig. 1).

Il faudra aussi prévoir des trous aux extrémités de chaque branche afin de pouvoir visser les douilles de vos ampoules (Fig. 2). Vous exécuterez vous-même les abat-jour en parchemin ou en cretonne fixés sur un bâti de fil de fer (Fig. 3).

Vous accrocherez l'ensemble à une grosse corde autour de laquelle descendront les fils électriques que vous enroulerez aux branches jusqu'aux douilles (Fig. 4).

(1)

(2)

(3)

(4)

DE-CI DE-LA...

Si vous devez repasser une pièce de linge rapidement, humectez-la avec de l'eau chaude, en vous servant d'une petite brosse pour bien répartir l'humidité, et passez le fer ensuite.

•

Avant de faire l'ourlet d'une robe, si vous n'êtes pas trop pressée, laissez-la suspendue quelques jours. Ainsi le tissu aura tout le temps de bien s'étirer, et il vaut mieux que cela se produise avant que l'ourlet soit fait.

•

En faisant le ménage, un des meilleurs procédés pour retirer les poussières est de se servir d'un linge légèrement humide : passé à la vapeur, il sera juste à point. Cette méthode est excellente pour retirer, sans abîmer, les poils d'un chien ou d'un chat sur les sièges de couleur foncée.

Conseils à mes nièces

★ *Vertueuse sans savoir pourquoi.* — Croyez-moi, ces jeunes gens ont beau se moquer de vous, ils ne peuvent s'empêcher de vous admirer quand ils voient combien vous êtes sérieuse. Vous ne me donnez pas l'impression d'être vieux jeu. Votre idéal est très beau, très grand. Je suis heureuse de constater qu'il existe encore de par le monde des jeunes filles comme vous.

★ *La Tunisienne.* — Adressez-vous au Consulat de France. Là, on vous donnera tous les renseignements voulus. Lorsque vous êtes brûlée par le soleil, appliquez sur les parties atteintes un blanc d'œuf battu en neige. Ce simple moyen vous évitera bien de complications. Le lait caillé, étendu comme une crème, donne les mêmes résultats.

★ *Ménagère.* — Vous avez raison. J'ai au moins une cinquantaine de nièces qui signent de ce même pseudonyme. Cherchez quelque chose de différent lorsque vous m'écrirez une autre fois. Vous pourrez employer votre vernis à ongles qui a séché, si vous versez dans le flacon une dizaine de gouttes d'acétone. Bouchez hermétiquement et agitez au bout d'une heure. Le résultat est immédiat.

★ *Marie-Louise.* — Tous vos malheurs viennent de ce que vous vous emballez trop facilement. Vous prenez pour de l'amour ce qui n'est qu'une simple attraction physique. Quand vous rencontrez un jeune homme, n'essayez pas de flirter avec lui. Parlez-lui comme à un camarade, vous verrez combien l'atmosphère sera alors différente. Si les hommes se conduisent mal avec vous, c'est de votre faute, je vous assure. Un peu plus de tenue à l'avenir te vous verrez comme tout marchera bien.

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LORD HALIFAX ET LES INDES



Encore une fois, le maréchal Lord Wavell a pris le chemin de Londres pour discuter avec le nouveau gouvernement le problème complexe du statut des Indes... Rappelons, à ce propos, cette anecdote — probablement apocryphe — qui fit fureur, il y a quelque temps, à Washington. Elle concerne Lord Halifax qui, comme on le sait, était vice-roi des Indes avant de devenir secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères dans le ministère Chamberlain.

— Monsieur le Président, aurait dit Lord Halifax à M. Roosevelt, quand j'étais vice-roi des Indes, j'étais convaincu que je pourrais me faire comprendre du jour au lendemain si seulement je me drapais dans une serviette blanche et que je m'asseyais par terre à côté de Gandhi...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? aurait demandé F.D.R.

— Eh bien... voilà... répliqua tranquillement l'ambassadeur britannique : les Hindous auraient bien compris mon geste, mais les Anglais, eux, jamais...

LE SECRET DE GUADALCANAL

La capitulation du Japon a eu lieu trois ans, presque jour pour jour, après le premier débarquement américain à Guadalcanal, dans les Salomon. Une brochure officielle récemment éditée par le ministère de l'Information britannique et intitulée *Ocean Front* nous révèle la raison de ce débarquement improvisé...

En juillet 1942, des avions de reconnaissance remarquèrent que les Japonais étaient en train de construire un grand aérodrome dans une petite île sans importance, située au sud des Salomon : Guadalcanal. L'intention des Japonais était claire. Les défaites qu'ils avaient subies dans la mer du Corail et à Midway les avaient convaincus d'abandonner leur tactique d'avance navale et de recourir au *blitzkrieg* : bombardements par des appareils « basés » sur terre, suivis par des débarquements offensifs... En construisant cet aérodrome à Guadalcanal, ils révélaient leur intention de bombarder et de détruire les bases alliées des Nouvelles-Hébrides et de Nouvelle-Calédonie qui constituaient des chaînons vitaux dans les voies de communications entre les Etats-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande... Comme cette ligne était d'une importance vitale et devait, d'après les ordres du commandant en chef, être défendue à tout prix, il fallait prendre les dispositions nécessaires. C'est ainsi qu'il fut décidé d'envahir l'île et de capturer l'aérodrome... Et c'est de cette décision que naquit et se développa la bataille des Salomon...

Une force d'attaque fut aussitôt réunie en Nouvelle-Zélande, et au petit jour, le 7 août 1942, elle débarqua à Guadalcanal et dans d'autres petites îles avoisinantes. L'aérodrome fut capturé dans l'après-midi du lendemain... Deux jours plus tard, la bataille navale de Savo fut désastreuse pour les Américains qui perdirent quatre croiseurs et deux porte-avions, le *Hornet* et le *Wasp*, laissant les troupes débarquées dans une situation d'infériorité navale pendant une longue période... Mais les fusiliers-marins tinrent bon malgré tous les revers, et le 7 février 1943 — exactement six mois après le premier débarquement — il n'y avait plus à Guadalcanal un seul soldat japonais, à part les prisonniers...

La bataille des Salomon commença donc par être une opération défensive. Mais son succès fut un premier pas vers la route de Tokio.

INTELLIGENCE

La crise politique qui sévit actuellement en Roumanie nous rappelle ce « mot » que dit l'ex-roi Carol au journaliste américain Bruce Lokhart :

— J'ai voulu, un jour, améliorer le niveau des fonctionnaires du gouvernement. J'ai donc choisi quatorze des plus brillants et plus intelligents jeunes gens du pays et les ai répartis en deux groupes de sept que j'expédiai en Grande-Bretagne et en Amérique pour étudier les systèmes politique et économique de ces pays... Les sept qui allèrent en Angleterre étaient très intelligents et ils occupent aujourd'hui les postes les plus importants à Bucarest...

— Et qu'advint-il, Sire, de ceux qui partirent pour l'Amérique ? s'enquit le journaliste.

— Oh !... ceux-là ? Ils étaient encore plus intelligents... Ils sont restés là-bas !...

LE MYSTÈRE DU TITIEN



On parle beaucoup du Titien aujourd'hui. Alors que le gouvernement italien a mis en vente sa *Vénus*, un mystère plane sur un autre de ses tableaux : sa fameuse *Danaé*...

On sait que le célèbre artiste italien qui vécut de 1477 à 1576 peignit quatre tableaux de Danaé qui, d'après la mythologie grecque, était la fille d'Acrisius, roi d'Argos. Chacun de ces tableaux représentait Danaé nue avec Cupidon à ses pieds... Trois de ces toiles se trouvaient à Madrid, Vienne et Léningrad. La quatrième était gardée au Musée de Naples.

L'année dernière, quand les armées alliées menacèrent Naples, les Allemands envoyèrent la *Danaé* italienne au monastère de Monte Cassino... Mais l'armée de Kesselring fut obligée d'évacuer la fameuse abbaye, et la division Hermann Gœring confia au Vatican certaines caisses qui étaient censées contenir les collections artistiques... Mais quand ces caisses furent ouvertes, on découvrit que la *Danaé* avait disparu avec onze autres toiles.

On crut tout d'abord que le gros maréchal l'avait fait envoyer dans son château de Karinhall, mais rien n'y fut découvert au moment de l'effondrement de l'Allemagne...

A ce mystère de la toile disparue, s'ajouta un autre quand, il y a quelques semaines, les milieux artistiques de Hollande apprirent qu'une cinquième *Danaé* attribuée au Titien venait d'être découverte à Amsterdam.

La découverte avait été faite par un musicien nommé George Scager.

Scager raconta qu'en février 44, alors qu'il visitait une petite boutique d'art dans une rue obscure de la ville où il avait l'habitude d'acheter des toiles « bon marché », il vit un grand tableau qu'on venait d'y apporter... Le marchand lui confia qu'il venait de l'acheter pour 800 gulders (£ 80) à une vente aux enchères des meubles d'un orfèvre de la ville... Scager, reconnaissant que ce n'était pas là une toile ordinaire, l'acheta aussitôt.

Ce n'est que plus tard qu'il fut convaincu que cette toile était « typiquement Titien » et que ni Danaé ni Cupidon n'avaient été retouchés.

Le Musée d'Amsterdam soumit le tableau à de nombreux examens, à la suite de quoi il décida de l'acheter, et offrit à Scager une « annuité gouvernementale » s'il voulait le lui céder... Scager, perplexe, n'a rien décidé encore...

Mais le mystère persiste entier... Le Titien a-t-il peint cinq *Danaé* ? Ou bien la *Danaé* disparue de Naples est la même que celle d'Amsterdam ?

LE PANIER DE CRABES...



Depuis l'effondrement de l'Allemagne, les chefs qui étalaient jadis leur arrogance se sont empressés de se dénigrer les uns les autres à qui mieux mieux... Les Nazis n'ont guère fait exception à la règle des crabes qui se mangent entre eux... Le dernier en date est le colonel-général Sepp Dietrich, commandant de la Sixième Armée blindée allemande. Accordant, récemment, une interview à un reporter américain, Dietrich fit les portraits suivants de ses anciens camarades :

▶ *Heinrich Himmler* : Ce « type » a essayé d'imiter le Führer. Son appétit du pouvoir ne pouvait être satisfait... Il recevait de l'argent de tous côtés et de tout le monde...

▶ *Hermann Gœring* : C'était un paresseux... un clown. Il était tout-puissant et pouvait agir à sa guise... Je ne lui souhaite rien de bon.

▶ *Reinhard Heydrich* (le bourreau de la Tchécoslovaquie assassiné à Lidice) : C'était un grand cochon !

▶ *Les officiers de l'état-major du Führer* : La plupart d'entre eux n'avaient aucune expérience effective de la guerre. Le général Jodl n'a jamais commandé même une compagnie... On aurait dû les limoger tous... Seul, le général Zeitsler connaissait son métier... J'ai beaucoup fait pour ce « garçon ».

▶ *Adolf Hitler* : Il savait encore moins que les autres... Il a permis qu'on le prenne pour un imbécile... Tué en action ? Impossible. Ce « type » ne quittait jamais son abri souterrain !...

FEUE LA « TROISIÈME »

Il y a 75 ans naissait la Troisième République...

Née de la défaite par un matin de septembre 1870... elle est morte, soixante-dix ans plus tard, à la suite d'une autre défaite... De grands scandales l'illustrèrent, tels que les Affaires Dreyfus, Panama, Thérèse Humbert, Stavisky et bien d'autres... Par contre, elle vit de bien grandes choses et de bien grandes figures : Zola et son « J'accuse », Clémenceau et la guerre de 14-18, l'expansion de l'Empire français, etc., etc...

Rappelons-nous un moment ceux qui furent les chefs d'Etat de « feue la Troisième » :

Louis-Adolphe Thiers	élu le 31 août 1871
Le maréchal MacMahon	„ „ 24 mai 1873
Jules Grévy	„ „ 30 janvier 1879
Sadi Carnot (assassiné le 14/6/94)	„ „ 3 décembre 1887
Jean-Casimir Périer	„ „ 27 juin 1894
François-Félix Faure	„ „ 17 janvier 1895
Emile Loubet	„ „ 18 février 1899
Armand Fallières	„ „ 18 janvier 1906
Raymond Poincaré	„ „ 17 janvier 1913
Paul Deschanel (devenu fou quelques mois plus tard)	„ „ 18 février 1920
Alexandre Millerand	„ „ 20 septembre 1920
Gaston Doumergue	„ „ 13 juin 1924
Paul Doumer (assassiné le 7 juin 32)	„ „ 13 juin 1931
Albert Lebrun	„ „ 10 mai 1932
Albert Lebrun	réélu le 5 avril 1939

On se souvient que M. Lebrun fut déposé (en 1940) par le maréchal Pétain qui devint « Chef de l'Etat français »... La Troisième République avait alors cessé d'exister...

Qui sera le chef de la Quatrième République ?



— C'est ainsi que je l'ai guéri de ses insomnies.
(D'après « Collier's »)

La Loterie du CROISSANT ROUGE

Le Comité des Dames du Croissant Rouge n'ayant pu liquider la totalité des billets de sa Loterie, et désireux de voir la Villa faisant l'objet du premier lot ainsi que le restant des 10.000 L.E. revenir entièrement au public, comme de juste, a donc jugé d'intérêt général d'ajourner le tirage de cette loterie au

5 DECEMBRE 1945.

SOLUTION PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Matador* (a). 2. — *D'une barc* (c). 3. — *Une seringue* (a).

HALSEY DU PACIFIQUE



Après avoir été à la peine pendant près de quatre ans, l'amiral Halsey, qui commande la puissante flotte américaine du Pacifique, vient d'être à l'honneur puisque son pavillon a été le premier à flotter dans la baie de Tokio...

L'amiral Halsey est un homme rude, impitoyable pour lui-même comme pour les autres... et surtout pour l'ennemi.

Le jour où l'amiral Yamamoto, qui commandait la « Home Fleet » japonaise, fut tué dans un accident d'avion, Halsey en annonça la nouvelle aux officiers de son état-major au cours du déjeuner... L'un des officiers applaudit... Halsey le fixa un instant de ses yeux durs et froids comme l'acier, puis lui cria :

— Assez !... Assez !...

— Je regrette, fit l'officier interdit.

— Vous devriez le regretter vraiment, répliqua Halsey... Après tout, j'avais fait mon plan pour le capturer et le mener à travers Pennsylvania Avenue avec un anneau dans le nez !...

NOUVELLES ARMES SECRÈTES

La formidable explosion de la bombe atomique a éclipsé les autres inventions découvertes au cours de cette guerre... Personne ne songea à décrire un certain nombre d'armes secrètes exposées en Amérique par le haut commandement allié.

Sans compter le Radar, cette merveilleuse invention qui parvient à détecter la présence des avions ennemis à une distance de 120 milles (200 kilomètres), les Alliés ont utilisé dans la guerre contre l'Allemagne et le Japon les armes suivantes :

- Un canon anti-tank dont le projectile de calibre de 90 mm. traverse de part en part un blindage de 8 pouces (20 cm.) et parvient à détruire un tank allemand « Panthère » à une distance de 6 1/2 milles (11 km.).
- Un détecteur radiophonique qui peut faire exploser des mines à une distance de 20 milles (32 km.) par le simple mouvement d'un cadran semblable à celui d'un appareil téléphonique.
- Un nouveau type de pont flottant dont les baux sont en aluminium creux et si légers qu'ils peuvent être placés à la main quoique étant assez solides pour supporter la pression d'un tank de 43 tonnes.
- La bombe-robot américaine — qui est la réplique alliée au *V-1* allemand. Cette bombe pèse près d'une tonne avec sa charge d'explosifs.
- Un mortier de 10 pouces (25 cm.) capable de projeter un obus toutes les deux minutes avec une extraordinaire précision et à une distance de 5 milles (8 km.). Ce nouveau mortier a été utilisé pour la destruction des fortifications en profondeur de l'ennemi.
- Un canon antiaérien récemment inventé et qui lançait son projectile à une altitude de 46.000 pieds (15,5 km.). Ce canon peut, non seulement être manié par une équipe ordinaire, mais il peut également être lié à un « appareil directeur » antiaérien qui fouille le ciel avec ses « disques inquisiteurs », peut détecter un avion à une distance de 30 milles (52 km.), le traquer automatiquement tandis qu'en même temps il calcule mathématiquement les distances pour diriger le canon antiaérien vers l'objectif, etc...
- D'autres inventions, spécialement conçues pour les combats dans la jungle du Pacifique, ont été également exposées. Une de ces armes est un canon de 37 mm. qui peut être détaché en cinq pièces et transporté sur le dos de la troupe en marche.
- Il y avait enfin une locomotive-miniature spécialement conçue pour les passages étroits que l'on rencontre si souvent dans la jungle birmane. Elle est mue par un moteur de 35 C.V. et pèse cinq tonnes seulement. Mais elle a été construite d'une telle façon qu'elle peut être aisément détachée et transportée par la voie des airs...

UNE HISTOIRE DE CHEVAUX



Quand la nouvelle se propagea aux Etats-Unis que le chef peau-rouge Sitting Bull avait fait massacrer le général George Custer et cinq de ses hommes, une forte vague d'indignation secoua le territoire américain d'une côte à l'autre.

On décida de punir sévèrement les coupables. Les officiers supérieurs se mirent à l'étude et l'on décida que, puisqu'il était impossible de mettre la main sur ces Sioux montés, il n'y avait qu'à les priver de leurs chevaux (car cet incident s'était déroulé en l'an de grâce 1876).

Ce plan n'avait qu'un défaut : c'est que Sitting Bull et la plupart de ses hommes, avec leurs armes et leurs chevaux, avaient déjà traversé la frontière et s'étaient réfugiés au Canada. Cependant l'armée était mue par tant d'enthousiasme qu'au cours de l'automne et de l'hiver de la même année, les cavaliers américains avaient réussi à mettre la main sur 8.567 poneys appartenant à diverses tribus indiennes.

Les Sioux et les tribus amies furent rapides à protester énergiquement et à réclamer une indemnité. Jusqu'en 1892, le gouvernement des Etats-Unis avait payé la somme d'un quart de million de dollars de réparations... Mais cela ne suffisait pas. Il restait encore 2.298 chevaux non payés... Et le procès suivit son cours pendant de longues années. Les pères morts, les fils peaux-rouges poursuivaient l'action contre le gouvernement, réclamant leur dû...

En 1928, une protestation de la part des héritiers sioux donna lieu à une minutieuse enquête qui n'eut pas pour résultat de simplifier les choses... Et ce n'est qu'au printemps de cette année — 69 ans après l'incident — que le Congrès américain a décidé de payer le reste des prix des chevaux sioux. Le mois dernier, le président Truman signa solennellement un décret accordant aux Peaux-Rouges la somme de 101.630 dollars (91.920 dollars pour les poneys et 9.710 dollars pour compenser la propriété perdue au cours de la lutte)...

Personne ne pensa compenser les Sioux de la perte de leurs chevaux avec des jeeps !...

LE GUIDE DU PARFAIT BONHEUR CONJUGAL



Miss Silvia, qui tient la rubrique des *Cœurs Brisés* dans le *West African Pilot*, donnait récemment à ses lectrices les conseils suivants pour être heureuses chez elles...

— Pour arrêter les luttes qui se déroulent dans les hautes sphères de la polygamie, je dirigerai mon attention, cette fois-ci, vers les femmes elles-mêmes ; car si les épouses essayaient d'agir convenablement, elles parviendraient toujours à induire leur mari à satisfaire tous leurs désirs.

« Il importe peu que la femme soit *l'épouse-aînée* ou non. Ce qui est indispensable, c'est que chacune doit essayer de maintenir la paix dans la maison. La première ou épouse-aînée doit toujours traiter ses compagnes avec amabilité, comme si elles étaient ses sœurs... C'est quand elle adopte un air de supériorité et les traite avec rudesse que les choses vont mal... Cela ne doit jamais avoir lieu.

« En accomplissant leurs devoirs ménagers, les épouses doivent essayer de collaborer aimablement. Le principe que la jeune épouse doit exécuter tous les travaux du ménage tandis que l'épouse-aînée la surveille les bras croisés est absolument erroné, et devrait être changé... Tandis que la première épouse prépare la soupe, la seconde doit allumer le feu... C'est seulement en coordonnant parfaitement leur « travail d'équipe » que la paix peut être obtenue, car ce sont toujours les femmes qui sont la cause des troubles qui obscurcissent les maisons de la plupart des polygames ! »

N. A.

DELASSONS-NOUS...

CHEZ LE DOCTEUR

La scène se passe chez un spécialiste des maladies nerveuses. Une jeune et jolie femme vient réclamer les soins de l'illustre praticien. Celui-ci, après avoir longuement ausculté et palpé les gracieuses rotondités de la malade, conclut :

Le docteur. — Enfin, nous disons, l'estomac ne va pas, le cœur bat assez mal. Vous ressentez des fatigues sans motifs ?...

La dame. — ...des envies de dormir, et je bâille...

Le docteur. — ...Bâille !

La dame. — ...pendant des heures entières. Ou alors, je sanglote ! Et pour rien, docteur. Il faut que l'on m'évite le moindre des tracas, le plus petit souci, que l'on me parle avec... des ménagements.

Le docteur. — ...des ménagements !

La dame. — Ou sans cela, je souffre ! (*Indiquant son front et la place de son cœur.*) ...Ici, là, partout ! Car mon mal, docteur, n'est point... local.

Le docteur. — Local !

La dame. — Il se déplace, de minute en minute ! Et c'est atroce ! De grâce, guérissez-moi ! A ces affreux malaises, mettez un terme !

Le docteur. — Terme ! (*Subitement éclairé*). Bail ! Déménagement ! Local ! Terme ! Mais c'est inguérissable ! Vous souffrez, madame, de la crise des loyers !

NE DITES PAS... MAIS DITES...

Ne dites pas : c'est de lui dont il s'agit. *Dites :* c'est de lui qu'il s'agit.

Ne dites pas : il l'a écrabouillé. *Dites :* il l'a écarbouillé.

Ne dites pas : on ne peut égaler les fortunes, la science égalise les hommes. *Dites :* on ne peut égaliser les fortunes, la science égale les hommes.

Ne dites pas : quel embrouillamini ! *Dites :* quel brouillamini !

Ne dites pas : c'est émotionnant. *Dites :* c'est émouvant.

Ne dites pas : je me suis en allé. *Dites :* je m'en suis allé.

Ne dites pas : cela s'est fait en dehors de lui. *Dites :* cela s'est fait à son insu.

Ne dites pas : comme de bien entendu. *Dites :* naturellement, évidemment.

Ne dites pas : je veux vous éviter cette peine. *Dites :* je veux vous épargner cette peine.

Ne dites pas : cette musique est excessivement harmonieuse. *Dites :* cette musique est extrêmement harmonieuse.

Ne dites pas : son bail a expiré. *Dites :* son bail est expiré.



— Non seulement il a mangé la moitié de la dot de sa pauvre femme, mais a bu l'autre moitié.

— Il a des excuses, il ne pouvait tout de même pas manger sans boire.

SAGESSE

Il faut chercher à s'instruire soigneusement, pour n'être ni trop timide, ni trop hardi par ignorance.

La Rochefoucauld

L'honneur qui est beau étant reçu en don, devient vilain quand il est exigé, recherché et demandé.

Saint François de Sales

Le mauvais exemple est un empoisonnement spirituel.

Amiel

Pour faire écouter ce que l'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse.

J.-J. Rousseau

LA DERNIERE CACHETTE D'HARPAGON

Hanté par la crainte qu'on ne lui prît quelques pièces d'or qu'il considérait comme son plus précieux trésor, un homme, en Espagne, n'hésita pas à les avaler. Puis il continua de vivre, enfin tranquille, persuadé qu'il les conserverait ainsi au delà de la mort.

Mais la vie qui lui fut dure ne lui permit pas cette suprême avarice, et ayant le plus pressant besoin de cette pauvre fortune, il alla trouver un chirurgien, pour lui demander d'ouvrir l'étrange coffre-fort.

Celui-ci accepta et l'opération réussit. Il dut en coûter à l'avare de récompenser le cambrioleur imprévu qu'il avait imploré de faire cette bizarre besogne.

PHOTOS-DEVINETTES



Cet homme est un :
a) matador
b) picador
c) un mirlifore
d) un matamore

Elle se coiffe :
a) d'un halo
b) d'un chapeau
c) d'une tiare
d) d'un hennin

Cet infirmier emploie :
a) une seringue
b) un injecteur
c) une aiguille
d) un stéthoscope

RIONS

— Accusé, je vous engage à peser vos paroles !

— Mon président, prêtez-moi les balances de la justice.

•

Telle mère, telle fille.

Mlle l'institutrice n'aime pas que l'on bavarde en classe. Or, c'était là le travers d'une de ses élèves, la petite Georgette. Après maints avertissements demeurés sans effet, elle décida d'inscrire sur le cahier de notes de la délinquante cette observation destinée à la famille : « Georgette est trop bavarde. Elle cause toute la journée très bruyamment ».

Le lendemain, Georgette rapporta le cahier. Son père y avait ajouté ceci : « Que diriez-vous, mademoiselle, si vous entendiez sa mère ! »

•

La lettre de la bonne.

« Je suis contente de mes nouveaux patrons, ils m'ont « menée » deux fois au théâtre. La première on jouait, « Les cloches de cornes en ville », la deuxième, « Mignon embrasse Thomas ». C'était très beau. »

•

Le dentiste examina soigneusement et longuement la bouche de son patient, puis il prononça son verdict :

— Il n'y a pas d'erreur... il faut faire un bridge.

Et le client, joueur impénitent, de suggérer timidement :

— Vous n'aimeriez pas mieux un poker ?

•

— Quelle est la conjonction qui fait le plus de tort au visage ?

— Néanmoins (nez en moins).

(*VOIR PAGE* 15)

CHEMINS DE FER DE L'ETAT EGYPTIEN

Horaire des Trains - Edition d'Hiver 1945-1946

L'Administration projette dès à présent l'impression du nouvel horaire des trains pendant la saison d'hiver 1945-1946 lequel entrera en vigueur à partir du 1er Novembre prochain.

Nous nous faisons un devoir de rappeler au public que les avis publiés dans le dit horaire sont parcourus par les milliers de voyageurs et que les prix de leur publication sont dérisoires :

L.E. 6 pour une page eutière

et

L.E. 4 pour la demi page

Profitez donc de cette occasion et réservez de suite les pages dont votre commerce a besoin pour une telle publicité.

Pour plus amples détails, s'adresser au Bureau de Publicité.

Direction Générale,
Gare du Caire.

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléph ne : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)